



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





A. Irvine











PENSÉES

DE

PAR

LE

M DCCC XXXII

PAR
M. LEBLANC, AD

M. LEBLANC

E PASCAL.

—
ME PREMIER.



PARIS,
LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N° 27.

.....
M DCCC XXIII.



PENSÉES
DE
BLAISE PASCAL.

—
TOME PREMIER.



PARIS,
L. DE BURE, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N° 27.

•••••
M DCCC XXIII.



TABLE
DES
PENSÉES DE PASCAL.

Les chiffres romains indiquent le volume, et la page
est désignée par les chiffres arabes.

A.

ABAISSMENT qui nous rend incapables du bien.

II. 64.

ABRAHAM : promesses que Dieu lui fait. II. 42.

— pourquoi Dieu fait naître de lui le peuple juif.

II. 82.

— fausses idées des Juifs sur ce patriarche. II. 83.

ACADÉMICIENS, stoïciens, épicuriens, dogmatistes :

origine de leurs écarts. II. 55.

ACCEPTATION que Dieu fait du sacrifice couronné

l'oblation de l'hostie. II. 255.

— est plutôt une action de Dieu vers la créature,
que de la créature vers Dieu. Ibid.

I.

a

ans la grace, la moindre action impo-
suites à tout. II. 241.

les belles actions cachées sont les plus
bles. I. 152.

par où elles ont paru diminue leur mé-
153.

sources des actions purement humaines.
29.

témoin et dépositaire de la promesse d'un
eur. II. 41.

état glorieux, son péché, la transmission
on péché.... passent notre capacité. II. 63.

lui nous sommes misérables. *Ibid.*

ATEURS : goujat, marmiton et philosophe,
un veut en avoir. I. 85.

la haine changent la justice.

AGITATIONS des hommes. I. 115.

ALEXANDRE : SON ivrognerie plus imitée que sa continence. I. 156.

AME : l'esprit et le cœur sont les portes par où elle reçoit les vérités. I. 54.

— ne trouve rien en elle qui la contente. I. 116.

— ne s'offre jamais simple à aucun sujet. I. 160.

— rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame. *Ibid.*

— chrétienne, sa sainteté, sa hauteur, son humilité. II. 49.

— il importe à toute la vie de savoir si elle est mortelle ou immortelle. II. 196.

— indubitable qu'elle est mortelle ou immortelle. II. 226.

— incompréhensible qu'elle soit avec le corps; que nous n'en ayons pas. II. 249.

— il n'est point parfaitement clair qu'elle soit matérielle. *Ibid.*

— souffre et meurt au péché dans la pénitence et le baptême, etc. II. 264.

— quitte la terre et monte au ciel en menant une vie céleste. *Ibid.*

— que Dieu daigne toucher; ses premières dispositions. II. 295.

Ami, doit être bien choisi. — S'il est un sot, mé-

LES . . . peu subsistent, si ce n'est par son
de son ami dit de lui en son absence. I. 91.
OUR : les effets en sont effroyables. I. 163.
a comédie le fait naître. II. 232.
a violence plaît à notre amour-propre. *Ibid.*
OUR-PROPRE et moi humain : sa nature est de
l'aimer que soi. I. 87.
est opposé à la vérité et à la justice. II, 225.
quiconque ne le hait pas est aveugle. *Ibid.*
nulle autre que la religion chrétienne n'a re-
marqué que ce fût un péché. *Ibid.*
OUR de soi, a remplacé dans l'ame de l'homme
amour de Dieu. II. 261.
son origine. *Ibid.*
naturel et juste en Adam innocent, criminel
epuis le péché. *Ibid.*

de	ANTECHRIST. II. 165, 166, 177.
	ANTIQUITÉ : respect qu'on lui porte. I. 9.
inel	APOCALYPSE : erreur de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse. II. 98.
pas	APÔTRES, tout d'un coup assez savants pour confondre les philosophes ; assez forts pour résister
heu.	aux rois et aux tyrans. II. 50.
	— simples et sans force, résistent à toutes les
: la-	puissances de la terre. II. 124.
	— preuves de leur mission. II. 131.
doit	APPÉTIT concupiscible, desire souvent. II. 268.
.	ARCHIMÈDE : en <i>quoi il est grand.</i> II. 113.
ché	ART de persuader. I. 52 et suiv.

MISÈRE en trois parties essentielles. —
UNASE, quand on le persécutoit, n'étoit pas le
grand saint couronné de gloire. II. 209.

LES, doivent dire des choses parfaitement
vraies. II. 196, 249.

ACHÈMENT : il est injuste qu'on s'attache à
vous. II. 217.

NOUS tromperons ceux à qui nous en ferons
maître le desir. *Ibid.*

ENIR, ne doit point nous toucher. II. 205.

ERSION pour la vérité : elle a différents degrés.
I. 90.

elle est dans tous en quelque degré. *Ibid.*

REGLEMENT et misère de l'homme, combien ef-
froyable. II. 73.

~~des~~ incrédules, n'est pas une chose naturelle.

B.

- BASSESSSE** de nature, — de pénitence. II. 65.
- BEAUTÉ** : celui qui aime une personne pour sa beauté, l'aime-t-il ? I. 141.
— poétique. I. 184.
- BEAUTÉS** fausses de Cicéron, ont des admirateurs. I. 187.
- BESOINS** : l'homme en est plein, il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. I. 151.
— des inférieurs, les attirent auprès des grands. I. 216.
- BIEN PUBLIC** : plusieurs exposent leur vie pour le défendre, mais peu le font par religion. I. 143.
— voulez-vous qu'on en dise de vous, n'en dites point. I. 168.
— nous ne pouvons y arriver par nos efforts. — L'exemple ne nous en convainc pas. II. 7.
— (vrai) doit être tel que tous puissent le posséder à-la-fois. II. 8.
- BIENS**, aimables en ce qu'ils donnent moyen d'en assister les misérables. II. 237.
- BOITEUX**, ne nous irrite pas, un esprit boiteux nous irrite. I. 138.

BONHEUR, n'est ni dans nous, ni hors de nous; il est en Dieu et en nous. I. 83.

— la volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. II. 6.

— nous en avons une idée, et ne pouvons y arriver. II. 58.

BONNES ŒUVRES, inutiles hors de l'Église. II. 191.

BONS MOTS : diseur de bons mots, mauvais caractère. I. 153.

BRAVE (bien mis) : l'être, c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi. I. 139.

BRUIT : le moindre peut troubler l'esprit du plus grand homme du monde. I. 102.

— et tumulte : pourquoi plaisent tant aux hommes. I. 122.

C.

CAPACITÉ, ne doit pas être jugée par l'excellence d'un mot qu'on aura entendu. I. 67.

— il n'en faut pas moins pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. I. 111.

CATHÉCUMÈNES : quelle étoit leur ferveur. II. 292.

CATHOLIQUES : comment sont orthodoxes. II. 190.

CHARITÉ, use du monde et jouit de Dieu. II. 89.

— *D'est pas un précepte formel* II. 215

T A B L E.

IX

CHASTÉTÉ : peu de gens en parlent chastement.

I. 152.

CHEVAL, ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. I. 180.

CHRÉTIEN véritable : nul n'est aussi heureux, ni aussi raisonnable, etc. II. 65.

CHRÉTIENS, ont peu de besoin de lectures philosophiques. I. 206.

— doivent reconnoître Dieu en tout. II. 172.

— professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison. II. 182.

— leur vie n'est pas une vie de tristesse. II. 204.

— ont seuls été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes. II. 218.

— appelés à être sujets, sont les enfants libres. II. 219.

CHRÉTIENS primitifs, ne nous ont pas appris la révolte contre les princes, mais la patience. II. 244.

— anciens, comparés avec ceux d'aujourd'hui. II. 287.

— retomboient autrefois très rarement de l'Église dans le monde. II. 289.

— autrefois très instruits, maintenant dans une ignorance qui fait horreur. *Ibid.*

CHRISTIANISME, est étrange, et en quoi. II. 64.

- au lieu d'aller conquérir le monde. I. 125.
- CONCISION : pourquoi abolie par les apôtres.
II. 193.
- COEUR , a ses raisons que la raison ne connoît pas.
II. 184.
- si je l'avois aussi pauvre que l'esprit, je serois
bien heureux. II. 237.
- COMBAT, nous plaît, et non pas la victoire. I. 158.
- COMÉDIE : le plus dangereux des divertissements.
II. 232.
- émeut les passions et les fait naître. *Ibid.*
- COMMUNAUTÉS naturelles et civiles : si leurs mem-
bres tendent au bien du corps , elles doivent
tendre à un autre corps plus général. II. 225.
- COMMUNICATION de l'homme avec Dieu : il faut
être bien grand pour juger s'il la mérite. II. 242.

TABLE.

xi

1 : ces trois fleuves de feu embrasés. II. 213.

sources de toutes nos actions pures. II. 229.

de la faire servir au bien public, qu'une fausse image de la charité.

la nôtre étoit heureuse, il faudroit penser. I. 154.

e : inconstance, ennui, inquiétude.

: nous en éprouvons à toute heure. 66.

nul lien naturel n'attache l'ame et l'une plutôt qu'à l'autre. I. 211.

ées, selon le monde sont les plus honnêtes. II. 211.

la sagesse de Dieu sur le salut des hommes. 34.

les uns en approchent avec trop de confiance, les autres avec trop de crainte. II. 212.
construeuse d'excellence et de misère.

de notre être : nous ne pouvons y parvenir par la simple soumission de la rai-

- de la grace, doit l'emporter par-dessus les sentiments de la nature. II. 265.

CONTRADICTION, n'est point marque de fausseté.
I. 108.

CONTRARIÉTÉS étranges dans la nature de l'homme.
II. 1.

CONVERSATIONS, forment ou gâtent l'esprit et le sentiment. I. 180.

CONVERSION véritable: en quoi elle consiste. II. 70.
- rien ne peut la commencer sans l'assistance de la grace. II. 273.

CONVERTIS, secourent l'Église qui les a délivrés.
II. 191.

CORPS de l'homme, imperceptible dans le sein de l'univers, et colosse à l'égard de la dernière petitesse. I. 76 et suiv.

- CORPS de l'homme** : à la mort, meurt à sa vie mortelle; au jugement, ressuscitera à une nouvelle vie. II. 264.
- COURAGE** : y en a-t-il à affronter dans l'agonie un Dieu tout-puissant et éternel. II. 220.
- COUTUME**, fait les maçons, les soldats, etc. I. 96.
- entraîne la nature. *Ibid.*
 - fait toute l'équité. I. 99.
 - différente, donnera d'autres principes naturels. I. 105.
 - doit être suivie dès qu'on la trouve établie. I. 162.
- CRAINTE** : la bonne vient de la foi, la fausse vient du doute. II. 220.
- la bonne porte à l'espérance, la mauvaise porte au désespoir. *Ibid.*
- CRÉATURES** : toutes affligent l'homme, le tentent, ou dominant sur lui. II. 57.
- quand ennemies des justes. II. 89.
 - tout ce qui nous incite à nous y attacher est mauvais. II. 224.
 - ne sont pas la première cause de nos maux. II. 250.
- CROYANCE** : celle de l'habitude nous fait croire des choses qu'il seroit impossible de démontrer à notre esprit. II. 36, 37.

II. 170.

ré, usé de Dieu, et jouit du monde.
Juifs, leur cacheoit le sens spirituel des pro-

tes. *Ibid.*

OSITÉ, n'est que vanité. I. 86.

inquiète : l'une des principales maladies de
l'homme. I. 181.

D.

AMNÉS : ce qui sera l'une de leurs confusions :

II. 191.

DÉFINITIONS : ce que c'est. I. 24.

— de nom. I. 24, 33. Leur utilité. I. 24.

I. 24.

221

- DÉFINITIONS**, n'y employer que des mots parfaitement connus. I. 63.
- DÉISME**, aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme y est contraire. II. 46.
- DÉLASSER** : qui veut délasser hors de propos, lasse. I. 186.
- DEMI-SAVANTS**, se moquent du peuple. I. 140.
- DÉMONS** : Jésus-Christ n'a point voulu de leur témoignage. II. 208.
- DÉMONSTRATIONS** de la plus haute excellence : en quoi consisteroient. I. 23.
- DÉRÈGLEMENT** : quand tous y vont, nul ne semble y aller. I. 155.
- DERRIÈRE** : il faut avoir une pensée de derrière. II. 247.
- DESCARTES** : l'un des principes de sa métaphysique. I. 67.
- auroit voulu pouvoir se passer de Dieu. I. 188.
- réflexion sur sa philosophie. II. 249.
- DÉSÉPOIR** des athées, qui connoissent leur misère sans Rédempteur. II. 47.
- DESIR** de la vérité et du bonheur nous est laissé pour nous punir. II. 10.
- DESIRS**, nous figurent un état heureux. I. 130.
- DEVOIR** : il y en a un réciproque entre Dieu et les hommes. II. 162.

er de

aut. II.

différents

nt. I. 214.

leur refu-

pouvoir dire

I. 206.

ai le cherchent

II. 26.

30.

, notre unique mal

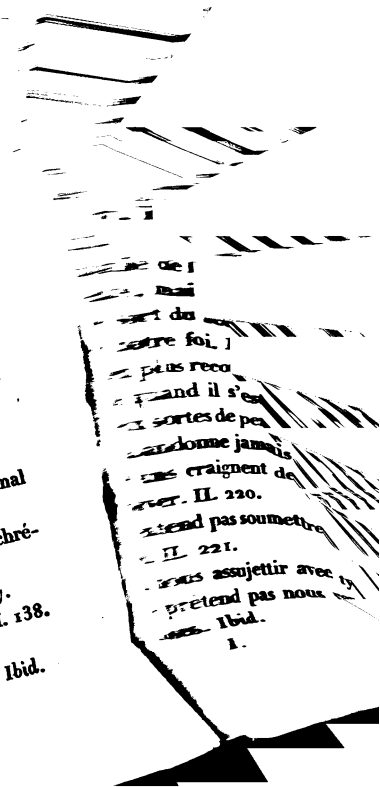
ans la religion chré-

c'est. II. 66, 67.

dernier jour. II. 138.

teur. II. 139.

cherchent, etc. Ibid.



de I

ma

art du

tre foi

plus reco

and il s'es

sortes de pe

ar donne jamais

craignent de

er. II. 220.

tend pas soumettre

II. 221.

us assujettir avec ty

pretend pas nous

Ibid.

1.

- DIKU : son dessein est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. II. 140.
- ne se découvre pas en tout , ne se cache pas en tout. II. 141.
- ne se connoît utilement que par Jésus-Christ et l'Écriture. II. 151.
- des païens, — des Juifs, — des chrétiens, — quel il est. II. 154.
- ce qu'il faut pour le connoître en chrétien. II. 155.
- inutile de le chercher sans Jésus-Christ. II. 156.
- tente, mais n'induit point en erreur. II. 163.
- ne sort du secret de la nature que pour exciter notre foi. II. 170 et suiv.
- bien plus reconnoissable quand il étoit invisible que quand il s'est rendu visible. II. 171.
- deux sortes de personnes le connoissent. II. 197.
- n'abandonne jamais les siens. II. 207.
- les uns craignent de le perdre, les autres de le trouver. II. 220.
- n'entend pas soumettre notre croyance sans raison. II. 221.
- ni nous assujettir avec tyrannie. *Ibid.*
- ne prétend pas nous rendre raison de toutes choses. *Ibid.*

de personnes qui

que lui. II. 223.

II. 231.

a pénitence dans le

dans. *Ibid.*

e joindre à l'homme

i de le tirer de sa mi-

oit..... qu'il ne soit

lus au caprice du ha-

ne peut remplir l'at-

4.

tre repos et sûreté de

quoi elle consistoit, et
aujourd'hui. II. 189.

ix élus sont des effets de

. II. 269.

ande entre l'unité et l'in-

ustice et celle de Dieu.

DIVERTISSEMENTS de l'homme, moins raisonnables que son ennui. I. 126.

— non seulement bas, mais faux et trompeurs. I. 129.

— ne nous soulagent dans nos maux qu'en nous causant une misère plus effective. *Ibid.*

— sujets à être troublés par mille accidents, qui font les afflictions véritables. I. 149, 150.

— sont dangereux pour la vie chrétienne. II. 186 et suiv.

DOCTRINE des Juifs : la distinguer de la doctrine de la loi des Juifs. II. 91.

DOGMATISTES. II. 2, 3.

— la raison les confond. II. 6.

DOUTE : peu de gens en parlent en doutant. I. 152.

— ceux qui gémissent de douter méritent compassion. II. 14.

E.

ÉCRITURE SAINTÉ : ne pas la mépriser, et pourquoi. II. 29.

— sa merveille, sa grandeur, sa sublimité.... — La simplicité admirable de son style. II. 49.

— porte un caractère de vérité qu'on ne sauroit désavouer. II. 49.

trariétés.]

utes ces cor

I. 108.

ce qu'elle d

215.

nais du cœu

ui ont le cœ

oir les cause

aisons visibl

cupiscence.

l... I. 146.

on, malgré

uifs, les hér

175.

nais. *Ibid.*

i. 191.

- ÉLISE** : ne juge que par l'extérieur. II. 231.
- absout quand elle voit la pénitence dans les œuvres. *Ibid.*
 - n'est pas déshonorée par la conduite des hypocrites. *Ibid.*
 - vouloir qu'elle ne juge ni de l'intérieur... ni de l'extérieur... c'est retenir dans son sein des hommes qui la déshonorent. II. 247.
 - on n'y entroit autrefois qu'après de grands travaux. II. 287, 288.
 - on s'y trouve maintenant sans aucune peine. II. 288.
 - dans quel esprit elle a accordé le baptême aux enfants. II. 291.
- ÉLOQUENCE** : il faut qu'il y ait de l'agréable et du réel. I. 185.
- en quoi elle consiste. II. 244.
 - est une peinture de la pensée. II. 245.
- ÉLUS** : il y a assez de clarté pour les éclairer, assez d'obscurité pour les humilier. II. 139.
- tout tourne en bien pour eux. II. 142.
 - ignoreront leurs vertus. II. 208.
- ENFANTS**, qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. II. 248.
- ENNUI et divertissement** : preuve admirable de la

de l'homme. *Ibid.*

- ΞΙΠΙΣΤΗΚ, comparé avec Montaigne. I. 189.
- l'un des philosophes qui a le mieux connu les devoirs de l'homme. *Ibid.*
- exposition de sa doctrine. *Ibid.*
- veut que l'homme regarde Dieu comme son principal objet. *Ibid.*
- — qu'il soit humble. I. 190.
- se perd dans la présomption de ce que peut l'homme. Ce qu'il dit sur ce sujet. I. 191.
- ses orgueilleux principes le conduisent à d'autres erreurs. I. 192.
- combattant la paresse, mène à l'orgueil. I. 207.

ESPACE moindre, a autant de parties qu'un plus grand. I. 43.

ESPRIT : qui voit les effets, ce qu'il est à l'égard de l'esprit qui voit les causes. I. 137.

— nécessaire de le relâcher un peu, mais... I. 143.

— l'extrême est accusé de folie. I. 150.

— plus on en a, plus on trouve d'hommes originaux. I. 171.

— de justesse, de géométrie, et de finesse. I. 172 et suiv.

— a son ordre; le cœur en a un autre. I. 182.

ESPRITS, sont de diverses classes. Chacun d'eux doit régner chez soi, non ailleurs. I. 161.

ÉTABLISSEMENT du peuple juif; image visible des miracles invisibles. II. 81, 82.

ÉTAT actuel de l'homme, diffère de celui de sa création. I. 203.

— exposé de ces deux états. *Ibid.*

— connus séparément, conduisent à l'orgueil ou à la paresse. *Ibid.*

— incertain de l'homme, qui voit trop pour nier, trop peu pour être assuré. II. 74.

— établi en république; ce seroit un grand mal de contribuer à y mettre un roi. II. 243.

— où la puissance royale est établie, c'est une

ÉTERNITÉ : nous en faisons un néant, et ~~un néant~~
une éternité. I. 97.

ÊTRE imaginaire : nous travaillons à l'embellir et
à le conserver, et nous négligeons le véritable
I. 84.

ÉVANGILE : ses promesses. I. 205.

— son style admirable. II. 131.

— n'invective aucun des ennemis de J.-C. *Ibid.*

EUCHARISTIE. II. 171, 172.

— est une figure de la croix et de la gloire. II. 19

— raison pour laquelle on la donnoit dans la bœ
che des morts. II. 259.

~~raison pour laquelle on ne la donne plus.~~ II. 2

EXCUSE, souvent pire que l'insulte. I. 166.

EXTÉRIEUR : on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur. I. 134.

F.

FANTAISIE et opinion, maîtresse d'erreur. I. 94.

— a établi dans l'homme une seconde nature. *Ibid.*

— et caprices des peuples divers, modèles adoptés par les législateurs, au lieu de la justice. I. 145.

— semblable et contraire au sentiment. I. 176.

FAUSSE GLOIRE, marque de misère et de bassesse.

I. 80.

— marque d'excellence. *Ibid.*

FÉLICITÉ des hommes, consiste dans l'estime. I. 80.

— hommes et saints y aspirent.... ne la placent pas dans le même objet. II. 192.

FIDÈLE croyant sans preuves, ne pourra convaincre un infidèle.... est cependant inspiré de Dieu.

II. 72.

FIDÈLES : ne point s'affliger de leur mort comme les païens. II. 258.

— dans leur mort se sont entièrement détachés des péchés. *Ibid.*

— ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient été créés. II. 258, 259.

FINI ; rien ne peut le fixer entre les deux **infinis**.

I. 110.

— s'anéantit en présence de l'infini. **II. 29.**

FINIS : sont tous égaux. **I. 110.**

FOR, ne va qu'à établir deux choses, la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. **II. 19.**

— au-dessus des sens, non pas contre. **II. 70.**

— consiste en Jésus-Christ et en Adam. **II. 184.**

— il faut la mettre dans le sentiment du cœur
II. 222.

— éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'im
mortalité par les ombres de la mort. **II. 265.**

FORCE, qualité palpable ; justice, qualité spirituelle.

I. 146.

— sans la justice, est tyrannique...est accusée. I. 147.

— est sans dispute. *Ibid.*

— ne fait rien au royaume des savants. I. 161.

— et menaces, mettent dans l'esprit la terreur, et non la religion. II. 183.

— reine du monde. II. 247.

FORMALITÉS et cérémonies : il est superstitieux d'y mettre son espérance, superbe de ne vouloir s'y soumettre. II. 218.

FOU : ce seroit être fou que de ne pas être fou. II. 239.

G.

GÉNÉALOGIES, conservées avec soin par les premiers peuples. II. 96.

GÉNÉRATIONS : c'est leur multitude qui rend les choses obscures. II. 95.

GENS de guerre, s'établissent par la force, les autres par grimace. I. 136.

GENTILHOMME, croit qu'il y a quelque chose de grand et noble à la chasse. I. 123.

GÉOMÈTRES, apprennent la véritable méthode de conduire la raison. I. 69.

triquement les choses fines. I. 174.

ARITHMÉTIQUE, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues. I. 22.

démontre les vérités déjà trouvées. *Ibid.*

ce qui la passe, nous surpasse. I. 23.

· ne définit point l'espace, le temps, etc. I. 28.

· tous ses termes parfaitement intelligibles. I. 33.

· tout ce qu'elle propose est démontré. I. 34.

· ne peut définir les objets, ni prouver les principes. I. 38.

· hors d'elle, presque point de vérités dont on demeure toujours d'accord. I. 59.

· infinie dans la multitude de ses propositions.

peut seule faire un saint d'un homme. II.

GRANDS, sont plus agités que les petits. I. 157.

image de leur condition. I. 208.

— cause de leur violence, de leur fierté. I. 212.

— rois de concupiscence. I. 217.

GRANDS hommes : leurs vices sont le bout par où ils tiennent au commun des hommes. I. 158.

GRAND seigneur : ce que c'est. I. 216.

GRANDEUR : on ne la montre pas pour être en une extrémité, mais en touchant les deux à-la-fois.

I. 154.

— a besoin d'être quittée pour être sentie. I. 164.

— de l'homme se conclut de sa misère. II. 11.

— des gens d'esprit, invisible aux grands de la chair. II. 112.

GRANDEURS d'établissement. I. 213.

— dépendent de la volonté des hommes. *Ibid.*

— naturelles. I. 214.

— indépendantes de la volonté des hommes.

Ibid.

— quels respects on doit à l'une et à l'autre. I. 214.

GUERRE : ce seroit un tiers indifférent qui devoit juger si on la doit faire. I. 148.

— entre la grace et la concupiscence, est une paix devant Dieu. II. 200.

ne, entre la raison

: Dieu puisse faire

and des maux. I.

I. 140.

, et tout ce qui
à Dieu seul. II.

ôte. II. 247.

er le mot OMNES.

on de certaines

t pour les em-
plus sûr de les

soumission su-

ristie. II. 172.

. II. 178.

19.

- HÉRÉTIQUES** : source de leurs erreurs. II. 190.
 — conviennent que l'eucharistie est figurative; en cela ne sont pas hérétiques : nient la présence réelle; en cela ils sont hérétiques. II. 190, 191.
- HEUREUX** : ce n'est pas l'être que de pouvoir être réjoui par le divertissement. I. 149.
- HISTOIRE** qui n'est pas contemporaine, est suspecte. II. 80.
 — de l'Église, doit être proprement appelée l'histoire de la vérité. II. 212.
- HISTOIRES** dont les témoins se font égorger. II. 220.
- HISTORIENS** évangéliques : leur modestie. II. 132.
- HOMÈRE** a fait un roman, qu'il donne pour tel. II. 80.
 — ne pensoit pas à en faire une histoire. *Ibid.*
- HOMME**, n'est produit que pour l'infinité. I. 17.
 — inutile de définir ce mot. I. 28.
 — disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. I. 40.
 — ne connoit naturellement que le mensonge. *Ibid.*
 — un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, etc. I. 76.
 — incapable de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. I. 78.
 — *incertain et flottant* entre l'ignorance et la connaissance. *Ibid.*

F A B L E.

r paroît en ce qu'il se connoît

ible de la nature, mais roseau

e dans la pensée. *Ibid.*

: de lui représenter sa gran-
se. I. 82.

ure capable de bien.... il a en
: connoître la vérité et d'être

idère en deux manières. I. 83.
struisent, l'instinct et l'expé-

ement et hypocrisie. I. 92.

le plus prodigieux objet de la

neffaçables sans la grace. *Ibid.*

ablé d'études. I. 117.

: de soins et d'affaires. *Ibid.*

. étoit délivré de ces soins. *Ibid.*

oi, ne hait rien tant que d'être

119.

u ne l'occupe hors de lui. I. 120.

: aucune cause étrangère d'en-

- HOMME** : si vain et si léger, que la moindre bagatelle suffit pour le divertir. I. 126.
- accablé de chagrins, devient heureux pendant quelque temps, par légèreté d'esprit.... joie de malade et de frénétique; ris de folie et d'illusion. I. 126, 127.
 - il y en a moins qui l'étudient, que la géométrie. L. 155.
 - aime la malignité.... contre les superbes. I. 166.
 - pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? pourquoi si contraire à Dieu? II. 10.
 - misérable de connoître qu'il l'est; grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable. II. 11.
 - est un monstre incompréhensible. II. 12.
 - son état, plein de misère, de foiblesse, d'obscurité. II. 18.
 - aveugle, s'il ne se connoît plein d'orgueil, d'ambition, de misère, etc. II. 48.
 - étonnantes contrariétés qui se rencontrent dans lui. II. 53.
 - ses contrariétés servent de preuves à la véritable religion. *Ibid.*
 - créé saint, innocent, parfait. II. 56.
 - n'a pu soutenir tant de gloire. *Ibid.*
 - a voulu se rendre indépendant. *Ibid.*

me. II. 56.

. 58.

été corrompu...

ompu. *Ibid.*

et, et de savoir

l'aimer et de le

ssance. II. 67.

. II. 141.

ou, et indigne de

connoître qu'il a

avec inquiétude.

emblable à Dieu...

emblable aux bêtes.

un sot, il le croit.

intérieure. II. 216.

enser. II. 223.

Il n'avoit que la rai-
passions sans raison

СОММЪ : sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? II.
54.

— fait partie d'un corps de membres pensants. II.
227.

— doit, pour être heureux, conformer sa volonté particulière à la volonté universelle. *Ibid.*

— souvent croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps soi-même. *Ibid.*

— créé avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même. II. 260.

— trop infirme pour juger sainement de la suite des choses futures. II. 267.

НОММЕС : pour leur bien, il faut souvent les piper.
I. 100.

— cause véritable de l'agitation perpétuelle de leur vie. I. 115.

— origine de toutes leurs occupations tumultueuses. I. 116.

— leur malheur vient de ne pas savoir se tenir en repos. I. 118.

— tendent au repos par l'agitation. I. 119.

— tous se haïssent naturellement. I. 168. II. 241.

— n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. II. 22.

— *n'attendent d'eux ni vérité, ni consolation.* II. 56.

- cher et le suivre, sans le vouloir — — — — —
— prennent souvent leur imagination pour leur cœur. II. 222.
— croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir. *Ibid.*
— Dieu ne les considère que par le médiateur Jésus-Christ. II. 253.
HENNÊTE homme (être) : tout s'apprend, hors cela. I. 159.
HONTE : il n'y a de honte qu'à ne point en avoir. II. 24.
HORREUR de la mort, naturelle et juste dans Adam innocent. II. 261.
— son origine, et la cause de sa défectuosité. *Ibid.*
HUMILITÉ : les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux orgueilleux, et d'humilité aux

I.

- AMAINDRISSEMENT**, grossit le temps présent, et amoindrit l'éternité. I. 97.
- grossit les plus petits objets, et amoindrit les plus grands. I. 103.
- IMMORTALITÉ** de l'ame, doit être notre premier objet. II. 14 et suiv.
- IMPIES**, blasphèment la religion chrétienne, parce qu'ils la connoissent mal. II. 46.
- la croient un simple déisme. *Ibid.*
 - capables de la grace. II. 62, 63.
 - vérifient par eux-mêmes un des fondemens de la foi. II. 188.
 - que disent-ils? II. 194.
 - se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. II. 224
- IMPOSTEURS** disant qu'ils ont des remèdes, pour quoi on ajoute foi à leurs promesses. II. 168.
- INCARNATION**, montre à l'homme la grandeur de sa misère. II. 64.
- INCERTAIN** : on travaille pour l'incertain..... on le doit. I. 137.
- combien de choses ne fait-on pas pour l'incertain? II. 246.
 - *quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison. Ibid.*

soit
ous

egar-

èmes.

I. 184.

.85,86.

urs à y

y préten-

oudra, ne

a, ne pe

e. I. 47.

n ait par

, ce seroit

IMBILITÉ dans la multitude, cela paroît naturel. *Ibid.*

IMBILIBLE : on aime que le pape le soit dans la foi, et que les docteurs graves le soient dans leurs mœurs. II. 240.

IMINI : nous ignorons sa nature. II. 29.

— il y a un infini en nombre. *Ibid.*

INJUSTICE d'exiger ce qui n'est pas dû, commune aux grands. I. 215, 216.

INQUISITION, est toute corrompue ou ignorante. II. 234.

— et la Société (les jésuites), sont les deux fléaux de la vérité. *Ibid.*

INSENSIBILITÉ des hommes pour les choses de l'éternité. II. 20.

INSTINCT que nous ne pouvons réprimer, et qui nous élève. I. 86.

INSTRUCTION : quand elle précédoit le baptême, tous étoient instruits. II. 293.

INVENTER : ceux qui en sont capables sont rares. I. 142.

INVENTEURS : on les traite de visionnaires. *Ibid.*

INVENTIONS nouvelles, sont des erreurs dans la théologie. I. 14.

— des hommes, vont en avançant de siècle en siècle. II. 246.

ISRAËL : les païens en disoient du mal, et le prophète aussi. II. 221.

J.

JANSÉNISTES. II. 175.

— ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs. II. 181.

JÉSUITES, concluent de tout que leurs adversaires sont hérétiques. II. 173.

— excès où la passion les a portés. II. 174.

— se joignent aux ennemis de l'Église. *Ibid.*

— coupables de persécuter Port-Royal. II. 179.

— leur dureté surpasse celle des Juifs. II. 180.

— ressemblent en mal aux hérétiques. II. 181.

JÉSUS-CHRIST, eut un esprit très grand et très relevé. II. 50.

— choisit pour apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit. *Ibid.*

— s'attire pour ennemis les savants et les sages. II. 50 et suiv.

— venu dans le temps prédit, mais non dans l'éclat attendu. II. 83.

— ceux qui l'ont crucifié portent les livres qui témoignent de lui. II. 86.

— *le temps de son premier avènement est prédit II. 90.*

TAB

À temps d

Ibid.

Joseph. II.

écule de se sc

— aperçu par l

— prédit par tout le p

— centre des gentils et

— tout son éclat n'a s

lui. II. 116.

— parle simplement d

— centre des deux T

— est prédit et prédi

— pour tous, Moïse

— prouvé par les pr

— nombreuses prédi

et suiv.

— comparé à Maho

— s'est établi en fai

nant de lire. *Ibid*

- sans lui, l'homme est dans la misère. *Ibid.*
- en lui est tout notre bonheur. *Ibid.*
- hors de lui, vice, misère, désespoir, etc. *Ibid.*
- comment prouvé par ses miracles? II. 160, 161.
- en quoi différent de l'antechrist. II. 165, 166.
- deux partis entre ceux qui l'écoutoient. II. 175.
- sans lui, le monde seroit détruit, ou seroit un enfer. II. 186.
- dire qu'il n'est pas mort pour tous, favorise le désespoir. II. 187.
- est venu apporter le couteau, et non pas la paix. II. 200.
- quelle paix il a apportée. II. 201.
- jugé par les Juifs et les gentils. II. 212.
- on l'aime, parcequ'il est le chef du corps dont

- JAÏS**, son sacrifice a duré toute sa vie ,
 été accompli par sa mort. II. 256.
- ÉLEVÉ**, dans son ascension, comme la fumée
 des victimes. II. 257.
- tout ce qui lui est arrivé doit se passer, et dans
 l'ame et dans le corps de chaque chrétien. II. 263.
- JEU**, chasse, divertissement : pourquoi plaisent
 tant aux hommes. I. 122.
- JOB**, le plus malheureux des hommes, connoissant
 par expérience la réalité des maux. II. 220.
- JOIE**, que le monde ne peut donner, ni ôter. II. 204.
- des bienheureux, sans aucune tristesse. *Ibid.*
- des chrétiens, mêlée de tristesse. *Ibid.*
- JOIES** temporelles, couvrent les maux éternels
 qu'elles causent. II. 172.
- JOSEPH**, figure de Jésus-Christ. II. 99.
- prédit, et Jésus-Christ fait. II. 100.
- JUGEMENT** : difficile de proposer une chose au ju-
 gement d'un autre sans corrompre son juge-
 ment par la manière de la lui proposer. I. 161.
- JUIFS** : leur état avant et après Jésus-Christ. II. 51.
- séparés des autres peuples. II. 75.
- leurs histoires sont les plus anciennes. II. 76.
- adorent un seul Dieu. *Ibid.*
- *se croient les seuls auxquels Dieu a révélé ses
 mystères. Ibid.*

- singulier en sa durée. *Ibid.*
- gouvernés par la loi la plus ancienne et la plus parfaite. II. 78.
- admirables en leur sincérité. *Ibid.*
- conservent, aux dépens de leur vie, leur livre qui les déshonore en tant de façons. II. 79.
- accoutumés aux grands miracles, attendoient un Messie éclatant. II. 83.
- charnels, ont méconnu le Messie dans sa grandeur. II. 85.
- et dans son abaissement. *Ibid.*
- ont méconnu la réalité quand elle est venue. *Ibid.*
- leur refus est le fondement de notre croyance. II. 86.
- et la preuve du Messie. *Ibid.*

ple fait exprès pour servir de témoin
ie. II. 94.

et actuel est une preuve de la religion.

re leur est ôté pour jamais. II. 134.

sans aucun espoir. *Ibid.*

és, quoique fidèles à la loi. *Ibid.*

suspects, s'ils eussent été tous conver-

les de ne pas croire aux miracles de
rist. II. 160.

t ce fondement de la foi, que Jésus-
st le Messie. II. 188.

à dompter les rois, et esclaves du pé-
219.

aisante, qu'une rivière ou une monta-
ne. I. 98.

qui est établi. I. 145.

vant forcer l'homme de lui obéir, on
obéir à la force. I. 146.

orce, impuissante... contredite... I. 147.
te à disputes. *Ibid.*

1 : son propre est d'abattre l'orgueil.

ie, aussi bien que sa miséricorde. II.

- et qu'il auroit pu faire. I. 72.
- Lois : la vérité y est découverte, et y
infailliblement jointe. II. 252.
- Moïse, a peut-être emprunté les règles de la
géométrie sans en connoître la force. I. 69.
- Loi des Juifs, la plus rigoureuse de toutes, s'est
seule conservée. II. 78, 79.
- sa doctrine étoit de n'adorer et de n'aimer qu'un
Dieu. II. 91.
- étoit perpétuelle. *Ibid.*
- avoit toutes les marques de la vraie religion. *Ib.*
- ancienne et sacrifices, sont figures. II. 101.
- n'a pas détruit la nature. II. 232.
- la grace ne l'a pas détruite. *Ibid.*
- Lois anciennes, sont-elles plus saines? non; mais
elles ôtent la racine de diversité. I. 133.
- nécessairement tenues pour justes, puisqu'elles
sont établies. I. 145.
- du pays, seules règles universelles aux choses
ordinaires. *Ibid.*
- bon de leur obéir, parcequ'elles sont lois. I. 148.
- une fois établies, injuste de les violer. I. 211.
- doivent plier à la nécessité. II. 43.
- LUMIÈRES naturelles, ne peuvent faire connoître
ce qu'est Dieu. II. 26.**

MACHINE arithmétique : ses effets ne peuvent
dire qu'elle a de la volonté. II. 236.

MAGISTRATS : leur appareil est nécessaire. I. 135.

— et médecins, s'attirent le respect par de vains
ornements. I. 136.

MAHOMET, pour faire subsister son livre, a dé-
fendu de le lire. II. 92.

— n'a pas été prédit. II. 135.

— n'a point fait de miracles. *Ibid.*

— est sans autorité. *Ibid.*

— comparé avec l'Écriture. II. 136.

— ridicule. *Ibid.*

— faux prophète, dans le bien qu'il dit de saint
Matthieu. *Ibid.*

— s'est établi en tuant.... en défendant de lire. II.
137.

MAL : il y en a une infinité ; le bien presque uni-
que. I. 170.

— sa vue corrige quelquefois mieux que l'exemple
du bien. II. 206.

— jamais on ne le fait si pleinement et si gaiement
que quand on le fait par un faux principe de
conscience. II. 219.

MAUX : la providence de Dieu en est l'un

à, l'arbitre et la souveraine. II. 250.

à, punition et figure des maux de

37.

à plus les passions et les desirs des di-
 ments que la santé donnoit. I. 152.

à, état naturel des chrétiens; pourquoi.

38.

ADRES, principe d'erreur. Elles gâtent le ju-
 gement et le sens. I. 103.

— les principales sont l'orgueil et la concupiscence.
 II. 55.

MALHEUREUX : les plaindre n'est pas grand'chose.

I. 160.

MALICE de ceux qui emploient dans la théologie
 le raisonnement, au lieu de l'autorité de l'Écri-
 ture et des pères. I. 13.

MALIGNITÉ, devient fière quand elle a la raison
 de son côté. I. 149.

MARQUE pour reconnoître ceux qui ont la foi.

II. 192.

MARTIAL : son épigramme contre les borgnes ne
 vaut rien. I. 167.

MARTYRE, inutile hors de l'Église. II. 191.

MARTYRS : aucuns tourments n'ont pu les empê-
 cher de confesser la religion chrétienne. II. 48, 49.

II.

d

- MARTYRS** : l'exemple de leur mort nous touche.
II. 199.
— sont nos membres.... leur résolution peut former la nôtre. *Ibid.*
- MATIÈRE**, ne peut se connoître elle-même. I. 113.
- MAXIMES** : toutes les bonnes sont dans le monde, il ne manque qu'à les appliquer. I. 143.
- MÉDIOCRITÉ** : (rien ne passe pour bon que la)
I. 150.
- MENTIR** : il y a des gens qui mentent pour mentir.
I. 157.
- MESSIE**, a toujours été cru. II. 44.
— reçu par les spirituels, rejeté par les charnels.
II. 85.
- MÉTIER** : son choix est la chose la plus importante de la vie. I. 95.
- MIRACLES**, si bien attestés qu'on ne peut en douter. II. 45.
— les juger par la doctrine, etc. II. 157.
— règle pour les discerner. II. 158.
— discernent les choses douteuses entre les peuples. II. 164.
— de Jésus-Christ, plus clairs que les soupçons qu'on avoit contre lui. II. 165.
— ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église. II. 166.

- Dieu n'en permettra pas de faux, ou
 fera de plus grands. II. 167.
 fait qu'on n'y croit point. *Ibid.*
 qu'on croit aux faux. II. 168.
 : pourquoi il y en a tant. II. 169.
 Port - Royal : ce qu'on doit en conclure.
 II. 178.
 — de la sainte Épine. II. 179.
 — effets qui excèdent la force naturelle des moyens
 qu'on y emploie. II. 181.
 — de Moïse, de Jésus-Christ, des apôtres, ne pa-
 roissent pas d'abord convaincants. II. 186, 187.
 — affermiroient ma croyance, disent quelques-
 uns. II. 214.
 — Dieu n'en fait point dans la conduite ordinaire
 de son Église. II. 243.
 MISÈRE de l'homme, prouve sa grandeur. I. 79.
 — se conclut de sa grandeur. II. 11.
 — Salomon et Job l'ont le mieux connue et en
 ont le mieux parlé. II. 220.
 MISÉRICORDE de Dieu : son propre est de com-
 battre la paresse, en invitant aux bonnes œu-
 vres. II. 213.
 — rien ne combat davantage le relâchement. *Ibid.*
 MODE, fait l'agrément, et aussi la justice. I. 145.

te dans la pensée...
able... parcequ'il est injuste, et
le tout. I. 153.
st l'ennemi, et voudroit être le
les autres. *Ibid.*
piété chrétienne l'anéantit; la ci-
ne le cache et le supprime. II. 237.
aire subsister son livre, a ordonné
II. 92.
mme, n'a pas eu dessein de tromper.

t une sphère infinie dont le centre est
la circonférence nulle part. I. 74.
sais qui m'y a mis, ni ce que c'est, etc.

bsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-
st. II. 140.
siste pour exercer miséricorde et jugement.
184.

ujours en état de vivre à l'avenir, jamais de
vre maintenant. II. 206.
sa bonté et sa malice en général reste la même.
II. 198.
incompréhensible qu'il soit créé, qu'il ne le
soit pas. II. 249.

[Handwritten notes, partially illegible]
- par soit
- compa
- cher
- *Ibid.*
- toutes
- en quoi
- motifs de sa
- est par pyrr
- se moque de
- ce qu'il dit s
- combat les
- *Ibid.* L. 19:
- foudroie l'
- montre la
- plus éclair
- demande
- et connoit
- liste de
- déprécie
- 18.

7 tromper. 1

1 centre est

74.

st, etc.



- met toutes choses dans un
- en quoi consiste l'essence
- motifs de sa devise. I. 191
- est pur pyrrhonien. *Ibid.*
- se moque de toutes les a
- ce qu'il dit sur les lois et l
- combat les hérétiques av
- cible. I. 195.
- foudroie l'impiété. *Ibid.*
- montre la vanité de ceu
- plus éclairés. *Ibid.*
- demande si l'ame connoît
- *se connoit elle-même. Ibid.*
- *suite* de ses questions. I.
- *déprécie* la géométrie e
- 198.

- sa morale. *Ibid.* et suiv.
- et Épictète, les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes. I. 201, 202.
- leurs systèmes. I. 202.
- ils ont aperçu quelque chose de la vérité. *Ibid.*
- confond l'orgueil des incrédules. I. 206.
- pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'incrédulité et aux vices. I. 207.
- doit être lu avec beaucoup de discrétion. *Ibid.*
- ses défauts sont grands. II. 208.
- il est plein de mots déshonnêtes. *Ibid.*
- ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. *Ibid.*
- il inspire une nonchalance du salut. *Ibid.*
- ne pense qu'à mourir lâchement. *Ibid.*
- pourquoi la renfermer sous certaines di-

- les hommes n'ayant pu la guérir, se sont
 rés de ne point y penser. I. 129.
- plus aisée à supporter sans y penser, que la pen-
 sée de la mort sans péril. I. 168.
- la souhaiter, en souffrant de bon cœur la vie.
 II. 201.
- nécessaire pour mortifier entièrement la racine
 du péché. II. 208.
- suite indispensable, inévitable, juste et sainte
 d'un arrêt de la providence de Dieu, et non pas
 un effet du hasard, etc. II. 250, 251.
- est une peine du péché. II. 252.
- peut seule délivrer l'ame de la concupiscence
 des membres. *Ibid.*
- de l'hostie, est la principale partie des sacrifices.
 II. 254.
- sans Jésus-Christ, est horrible, détestable, etc. ;
 en Jésus-Christ, est aimable, sainte, etc. *Ibid.*
- ne pas la considérer comme des païens, mais
 comme des chrétiens, c'est-à-dire avec l'espé-
 rance. II. 259.
- juste de l'aimer quand elle sépare une ame sainte
 d'un corps impur, etc. II. 262.
- est le couronnement de la béatitude de l'ame, et
 le commencement de la béatitude du corps. II.
 264.

L. E.

l'image de c

lides charité
ordonnerois

267.

oise, qui fait

de les défin
i du courage
et éternel. I
dre importe

y en a trois

réduit pas à
18.

N.

ière fait les
holiques. II.
dans les étr
76.

ment, et ne:
108.

TABLE

LVII

- NATURE**, marque par-tout un Dieu perdu. II. 61.
 — n'offre rien que doute et inquiétude. II. 74.
 — a des perfections, a des défauts : pourquoi. II. 239.
 — nous tente continuellement. II. 268.
- NÉANT** : certitude d'y tomber seroit un sujet de désespoir. II. 21.
- NESTORIENS**, vouloient deux natures en Jésus-Christ. II. 190.
- NEUTRALITÉ** : essence du pyrrhonisme. II. 5.
- NOMBRE**, temps, espace, quels qu'ils soient, on peut toujours en concevoir de moindres ou de plus grands. I. 36.

O.

- OBÉIR** : meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. II. 234.
- OBÉISSANCE**, différence entre un soldat et un chartroux. II. 216.
- OCCUPATION** violente et impétueuse, détourne l'homme de la vue de lui-même. I. 123.
- OMNES** : comment ce mot doit être expliqué. II. 241.
- OPINION**, dispose de tout. I. 95.
 — son empire est doux et volontaire. I. 133.
 — la reine du monde. I. 134.

de l'humere. I. 133.

— anciennes, pourquoi suivies. *Ibid.*

— relâchées, plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent.

II. 233.

OREILLE : on ne consulte que l'oreille, parcequ'on manque de cœur. II. 248.

ORGUEIL des philosophes qui ont connu Dieu, et non leur misère. II. 47.

— égarement bien visible de l'homme. II. 187.

— et paresse, sources de nos péchés. II. 212, 213.

P.

PAÏENS : leur conversion réservée à la grace du **Messie**. II. 117.

est le premier : quel autre est connu de tous ?

240, 241.

ne pas juger de ce qu'il est par quelques paroles des Pères, mais par les actions de l'Église et des Pères. II. 240.

— chef de l'Église considérée comme unité. II. 242.

— en la considérant comme multitude, il n'en est qu'une partie. II. 242, 243.

PAROLE de Dieu, vraie spirituellement quand elle est fausse littéralement. II. 108.

PARRAINS : leurs obligations. II. 235.

PARTI : chacun se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. II. 11.

PARTIS, doivent servir à la recherche de la vérité. II. 196.

PASCAL : compte qu'il se rend de ses sentiments. II. 237, 238.

PASSÉ, ne doit pas nous embarrasser. II. 205.

PASSIONS de l'ame, troublent les sens. I. 115.

— toujours vivantes, dans ceux mêmes qui veulent y renoncer. II. 9.

PATRIARCHES : la longueur de leur vie servoit à conserver les histoires passées. II. 96 et suiv.

PAUVRE, laisse toujours quelque chose en mourant. II. 237.

PAUVRETÉ, est un grand moyen pour faire son salut.

Ibid.

— aimable, parceque J.-C. l'a aimée. *Ibid.*

PÉCHÉ : n'est pas achevé, si la raison ne consent.

II. 269.

— original : mystère de sa transmission. II. 59.

— ce mystère choque la raison. *Ibid.*

— sans ce mystère, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. II. 60.

— original : folie devant les hommes. *Ibid.*

— — folie plus sage que toute la sagesse des hommes. *Ibid.*

— — incompréhensible qu'il soit, ou qu'il ne soit pas. II. 249.

PÉCHÉS, sont péchés, parcequ'ils sont contraires à la volonté de Dieu. II. 201.

PÉCHEURS purifiés sans pénitence, etc., etc., absurdités! II. 242.

PEINE : il y en a en s'exerçant dans la piété. II. 230.

— vient de l'impiété qui est encore en nous. *Ibid.*

PÉNITENTS du diable. II. 203.

PENSÉE : c'est elle qui fait l'être de l'homme. I. 78.

— en l'écrivant elle échappe quelquefois. I. 165.

— double, l'une cachée, l'autre découverte : ce qu'elle est. I. 209.

— les grands doivent l'avoir. I. 211.

omme, admirable par sa nature. II. 223.
 défauts, que rien n'est plus ridicule.

ordre est de commencer par soi, par son
 auteur et par sa fin. *Ibid.*

MEMES : les mêmes poussent quelquefois tout au-
 trement dans un autre que dans leur auteur. I.
 69.

— les mêmes forment un autre corps de discours
 par une disposition différente. I. 178, 179.

PENSER à Dieu : combien de choses en détournent.
 II. 224.

PERPÉTUITÉ : marque principale de la véritable
 religion. II. 51, 52.

PERSÉCUTIONS qui travaillent l'Église ne la peuvent
 faire périr. II. 212.

PERSUADER : pour y réussir, il faut avoir égard à
 la personne à qui on en veut. I. 57.

PEUPLE : toutes ses opinions sont très saines. I.
 132, 140.

— n'est pas si vain qu'on le dit. I. 132.

— croit la vérité où elle n'est pas. *Ibid.*

— honore les personnes de grande naissance. *Ibid.*

— dangereux de lui dire que les lois ne sont pas
 justes. I. 147.

PHILOSOPHE, sera dominé par son imagination
quoique convaincu par sa raison. I. 100, 101

PHILOSOPHES, ont presque tous confondu les idées
des choses. I. 113.

— païens, ont parfois eu des sentiments qui avoient
quelque conformité avec ceux du christianisme
II. 49.

— n'ont jamais reconnu pour vertu l'humilité. *Id.*

— ont-ils trouvé le remède à nos maux? II. 51

— ne savent quel est le véritable bien. II. 55.

— ne prescrivoient point des sentiments proportionnés
aux deux états de l'homme. II. 65.

PHILOSOPHIE : s'en moquer, c'est philosopher.

187.

— conduit insensiblement à la théologie. I. 26

ne veut pas une heure de neige. II. 240.

, pleine de satisfactions. II. 205.

est toujours obligé de ne pas en détourner.

II. 209.

PLAIRE : on est assuré de plaire à ceux dont on sait la passion dominante. I. 180.

PLAISIR : ses principes ne sont pas fermes et stables. I. 58.

— divers en tous les hommes. *Ibid.*

— qu'est-ce qui le sent en nous? I. 79.

— est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. I. 186.

PLATONICIEUS, croient Dieu seul digne d'être aimé et admiré. II. 229.

— cependant ils ont désiré d'être aimés et admirés des hommes. *Ibid.*

— ne connoissent pas leur corruption. *Ibid.*

PLURALITÉ : on la suit, non parcequ'elle a plus de raison, mais plus de force. I. 133.

— règle des choses extraordinaires. I. 145.

— les rois ne la suivent pas. I. 146.

— est la meilleure voie. — et l'avis des moins habiles. *Ibid.*

POÈTE : les honnêtes gens ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. I. 150.

PRÉCIPICE : on y court après avoir mis quelque chose devant ses yeux pour ne pas le voir. II. 21.

PRÉDICTIONS : dans quel dessein Dieu les a faites. II. 84.

PRÉSENT, est le seul temps qui est véritablement à nous. II. 206.

PRÉSOMPTUEUX, au point de vouloir être connus de toute la terre. I. 86.

PRÊTRE : l'est fait maintenant qui veut l'être. II. 248.

PRÉVOYANCE : Jésus-Christ n'a pas voulu qu'elle s'étendit plus loin que le jour où nous sommes. II. 206.

PREUVES de la religion chrétienne : nul homme raisonnable ne peut y résister. II. 48.

de la corruption des hommes et de la rédemp-

- La religion, assez claires pour ceux qui refusent de croire. II. 197.
- Raison, il faut y ouvrir son esprit. II. 219.
- et sacrifices, souverain remède aux peines des morts. II. 267.
- pour demander à Dieu le bon usage des maladies. II. 269.
- PRINCE, sera la fable de l'Europe, et lui seul n'en saura rien. I. 91.
- chassé par ses sujets, d'autant plus tendre pour ceux qui restent fidèles. II. 202.
- PRINCIPE : l'omission d'un principe mène à l'erreur. I. 173.
- faux de conscience, fait commettre le mal bien plus pleinement. II. 219.
- PRINCIPES de la théologie, au-dessus de la nature et de la raison. I. 11.
- naturels, sont nos principes accoutumés. I. 105.
- des choses : étrange que les hommes aient voulu les comprendre. II. 239.
- RAISON : pourquoi un supplice. I. 122.
- PROBABILITÉ : si elle est sûre, l'ardeur des saints pour le bien étoit inutile. II. 240.
- une fois qu'elle est ôtée, on ne peut plus plaire au monde. *Ibid.*

PROPHÈTES : la vérité de leur mission touchant le
Messie prouvée par leurs autres prédictions. II.
44.

— se sont succédés pendant deux mille ans. II. 51.

— accomplissement admirable de leurs prophéties.
Ibid.

— n'entendoient pas la loi à la lettre. II. 92.

PROPHÉTIES, étant accomplies, le Messie est prouvé
pour jamais. II. 45.

— mises en dépôt par Dieu chez un peuple char-
nel et le moins suspect. II. 86.

— leur sens caché, spirituel, sens temporel ou
charnel. II. 87.

— ont deux sens. II. 101, 102, 110, 111.

— marquent-elles réalité, ou figure? II. 103, 104.

— ne pouvoient seules prouver Jésus-Christ pen-
dant sa vie. II. 160.

PROPOSITION qu'il faut prouver, quoique très évi-
dente d'elle-même. I. 31.

— n'est pas une définition. *Ibid.*

— inconcevable : ne pas la nier, mais examiner
son contraire. I. 40.

PUISSANCE royale, non seulement image, mais par-
ticipation de la puissance de Dieu. II. 244.

PURITÉ de la religion, contraire aux opinions
relâchées. II. 222

PYRRHONIEN : Montaigne est pur pyrrhonien. I. 193.

PYRRHONIENS. II. 2, 3.

— il n'y en a jamais eu d'effectif ni de parfait. II. 5.

— la nature les confond. II. 6.

PYRRHONISME, a servi à la religion. II. 182.

PYRRHUS, ne pouvoit être heureux ni avant, ni après avoir conquis le monde. I. 125.

R.

RAISON seule, a lieu de connoître des sujets qui tombent sous les sens. I. 11, 12.

— nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. I. 144.

— une infinité de choses la surpassent. II. 68.

— quand elle doit se soumettre. II. 69.

— trois principes qui la doivent régler. *Ibid.*

— désaveu dans les choses qui sont de foi. *Ibid.*

— l'exclure, ou n'admettre qu'elle, excès également contraires. *Ibid.*

— naturelle, a été le guide de toutes les religions du monde. II. 218.

— s'assoupit ou s'égare, faute de voir tout à-la-fois. II. 222.

RAISONNEMENT : ses effets augmentent sans cesse.

I. 16.

— se réduit à céder au sentiment. I. 176.

RANG : l'homme ne sait auquel se mettre. II. 10.

RÉCOMPENSE éternelle : ridicule de dire qu'elle est offerte à des mœurs licencieuses. II. 233.

RÉDEMPTION : il n'est pas juste que tous la voient.

II. 187.

RÈGLES, aussi sûres pour plaire que pour démontrer. I. 58.

— pour les définitions. I. 61, 63.

— pour les axiomes. I. 61, 64.

— pour les démonstrations. I. 62, 63, 64.

RELIGION : que ceux qui la combattent apprennent quelle elle est. II. 12.

— négligence de ceux qui la combattent. II. 13.

— glorieux pour elle d'avoir des ennemis si déraisonnables. II. 19.

— véritable : sa marque est d'obliger à aimer Dieu.

II. 38.

— aucune autre que la nôtre n'a ordonné d'aimer Dieu. *Ibid.*

— aucune autre n'a connu notre nature. *Ibid.*

— proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. II. 39.

rien : nulle autre n'a connu que l'homme
la plus excellente créature et la plus misé-
le. II. 39 et 40.

ses preuves. II. 40.

oujours duré, et a toujours été combattue.
§ 3.

evée par des coups extraordinaires de la puis-
ce de Dieu. *Ibid.*

est maintenue sans fléchir et plier sous la vo-
té des tyrans. *Ibid.*

jamais plié à la nécessité. *Ibid.*

aucune menace les incrédules. II. 45.

est contraire à la nature, est la seule qui
oujours été. *Ibid.*

être le centre où toutes choses tendent. II. 46.

est contraire à la nature. II. 48.

Il nous enseignera à guérir l'orgueil et la
inscience. II. 55.

l'opinion de ceux qui la croient sans examen.

est ridicule dans la tradition du peuple, in-
compréhensible dans celle de leurs saints. II. 91.

est faible dans son autorité, sa durée, sa mo-
dération. II. 92.

est méprisé par les grossiers, la connoitra mal.

- **de l'orgueil pour les vices d'Israël et les vices chrétiens. II. 146.**
- **des Juifs, consistoit seulement en l'amour de Dieu. II. 147.**
- **ceux qui semblent les plus opposés à sa gloire n'y seront pas inutiles pour les autres. II. 185.**
- **véritable : ce qu'il falloit qu'elle enseignât. II. 186.**
- **Il est juste que ceux qui ne la veulent pas chercher en soient privés. II. 187.**
- **peut être trouvée en la cherchant. *Ibid.***
- **est proportionnée à tous les esprits. II. 194.**
- **son seul établissement suffit pour en prouver la vérité. *Ibid.***
- **heureux ceux qui l'ont par sentiment de cœur. *Ibid.***

cette raison qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe. I. 89.

RELIGION CHRÉTIENNE, consiste proprement au mystère du Rédempteur. II. 47.

— enseigne deux vérités importantes. *Ibid.*

— ses preuves rassemblées. II. 48 et suiv.

— a toujours subsisté depuis le commencement du monde. II. 51.

— fait trembler ceux qu'elle justifie, console ceux qu'elle condamne. II. 63.

— abaisse sans désespérer..... relève sans enfler. *Ibid.*

— nulle doctrine n'est plus propre à l'homme. II. 64.

— réconcilie l'homme avec soi-même en le réconciliant avec Dieu. I. 118, 119.

— abhorre presque également l'athéisme et le déisme. II. 156.

— ses trois marques. II. 174.

— a quelque chose d'étonnant. II. 185.

— fondée sur une religion précédente. II. 186.

— se tromper en la croyant vraie, pas grand'chose à perdre. II. 210.

— a seule la raison. II. 219.

— ne sont ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. *Ibid.*

RELIGIONS, contraires, et par conséquent
fausses, excepté une, II. 45.

— diverses, n'ont ni morale qui puisse plaire
preuves capables d'arrêter. II. 75.

— dépourvues de marques de vérité. *Ibid.*

— toutes ont eu la raison naturelle pour guide
218.

RELIQUES des saints : pourquoi si dignes de
vénération. II. 207.

— des morts : raison pour laquelle nous les
vénérons. II. 259.

REPOS : éloignement des hommes pour le
L 118.

— on croit le chercher, et on ne cherche
que l'agitation. I. 124.

— plus utile quand on y est parvenu

- RÉPROUVÉS** : il y a assez d'obscurité pour les aveugler, assez de clarté pour les condamner. II. 139, 140.
- tout tourne en mal pour eux. II. 142.
 - ignoroient leurs crimes. II. 208.
- RÉPUGNANCE** pour la religion : comment doit être guérie. II. 210.
- RÉPUTATION**, qui la dispense. I. 95.
- RESPECT** : vain en apparence, mais très juste.... il est pour distinguer les grands. I. 139.
- RESPECTS** naturels, dus aux seules grandeurs naturelles. I. 214, 215.
- RÉSURRECTION** des corps, n'est pas plus difficile à croire que la création. II. 198.
- RÉVÉLATION**, accorde les contrariétés les plus formelles, et comment. I. 204.
- RIVIÈRES** : chemins qui marchent. I. 188.
- ROI** : malheureux s'il pense à soi. I. 121.
- ROIS** : pourquoi leur visage imprime le respect et la terreur. I. 134.
- leur puissance fondée sur la raison, et bien plus sur la folie. I. 135.
 - les nôtres n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. I. 136.
 - de la terre : différence entre eux et le roi des rois : laquelle. II. 202.

SAGES imaginaires, en faveur auprès de j
même nature. I. 94.

— parmi les païens, persécutés pour avoir
n'y a qu'un Dieu. II. 198.

— leur conclusion sur l'existence de Dieu.

SAINT-ESPRIT, repose invisiblement dans
liques des saints. II. 207.

SAINT-MARC : prédiction contenue en son
pitre. II. 132.

SAINTS : leur exemple n'est pas dispropo
notre état. II. 210.

— jamais ne se sont tus. II. 234.

— leurs corps sont habités par le Saint
à la résurrection. II. 259.

T A B L E.

LXXV

SCIENCEs infinies en l'étendue de leurs recherches.

I. 108, 109.

— abstraites, ne sont pas propres à l'étude de l'homme. I. 155.

SECRETs diverses de philosophes : leur source dans l'ignorance des principes que découvre la religion chrétienne. II. 61, 62.

SENS : change selon les paroles qui l'expriment. I. 186.

— spirituel des prophéties doit être couvert sous le sens charnel. II. 87.

— ne pouvoit induire en erreur qu'un peuple charnel. II. 89.

— de l'écriture, littéral et mystique. II. 172.

SENS, souvent maîtres de la raison. II. 57.

— s'ils ne s'opposoient pas à la pénitence, elle ne seroit pas pénible pour nous. II. 230.

SENTIMENT : ceux qui jugent par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement.

I. 187.

— agit en un instant, et toujours est prêt à agir. II. 222.

SILENCE : s'y tenir autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu. II. 216.

— est la plus grande persécution. II. 234.

— ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé
hommes. *Ibid.*

— leurs plus hautes productions, basses
riles. *Ibid.*

Soi : chacun y tend, cela est contre tou
II. 225.

— c'est le commencement de tout désordi

Soumission : c'est être superstitieux que
ger hors de propos. II. 69.

Stoïques disent : Rentrez au-dedans de v
mes. I. 83.

— et Épictète : leur système. I. 202.

— source de leurs erreurs. I. 203.

— leurs faux raisonnements. II. 9.

Style naturel : on en est étonné et ravi.

• - - - - - d'âme dieu ventiler

on y sera long-temps, si on y sera dans une heure. II. 195, 196.

T.

TÉMOINS qui se font égorger. II. 220.

TEMPS : qui pourra le définir. I. 29.

— nous ne nous tenons jamais au présent, nous anticipons l'avenir.... ou nous rappelons le passé. I. 96.

— le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. I. 97.

— amortit les afflictions et les querelles. I. 163.

TESTAMENT (ancien), aveugle les uns, éclaire les autres. II. 90.

— l'ancien contenoit les figures de la joie future, et le nouveau contient les moyens d'y arriver. II. 211.

THÉOLOGIE : centre de toutes les vérités. I. 205.

THÉRÈSE : quand on la persécutoit, étoit une religieuse comme les autres. II. 209.

TITRE de possession, dans son origine, fantaisie de ceux qui ont fait les lois. I. 105.

— des biens, sur quoi fondé. I. 210.

TRADITION d'Adam, encore nouvelle en Noé et en Moïse. II. 44.

de la v...
TYRANNIE, consiste au...
verselle et hors de son ordre. I. 149.

U.

UNITÉ, jointe à l'infini, ne l'augmente de

II. 29.

— multitude. II. 242.

— qui n'est pas multitude, est tyrannie.

— qui ne dépend pas de la multitude, e
nie. *Ibid.*

USURFATION, introduite sans raison, e

raisonnable. I. 100.

— son commencement. I. 166.

V.

le cœur de l'

la voit pas, est bien vain. I. 169.
 principaux objets dans son étude.

de la prouver. *Ibid.* et suiv.

la haïssons, et ceux qui nous la disent.

9.

- médecine amère à l'amour-propre. I. 90.
 - utile à ceux à qui on la dit, désavantageuse à ceux qui la disent. I. 91.
 - toute pure et toute vraie; le mélange la déshonore et l'anéantit. I. 169.
 - nous en sentons une image, et ne possédons que le mensonge. II. 58.
 - n'étoit qu'en figure parmi les Juifs. II. 92.
 - ne s'altère que par le changement des hommes. II. 95.
 - peut seule donner sûreté de conscience. II. 198.
 - recherche de la vérité, peut seule donner le repos de conscience. *Ibid.*
 - la défendre quand elle est abandonnée et persécutée est chose bien agréable à Dieu. II. 202.
 - hors de la charité, n'est pas Dieu. II. 232.
 - est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer. *Ibid.*
- Vérités divines : Dieu seul peut les mettre dans l'ame. I. 53.*

VÉRITÉ, l'abus en doit être puni. I. 188.

— de la religion; deux manières de les persuader. II. 185.

— il y en a qui semblent répugnantes et contradictoires. II. 189.

VERTU : on n'admire point celui qui possède une vertu.... s'il ne possède en même temps la vertu opposée. I. 154.

— ne se mesure pas par les efforts, mais par ce qu'on fait d'ordinaire. I. 157.

— ne se satisfait pas d'elle-même. I. 180.

— vraie et unique, est de se haïr, et de chercher, pour l'aimer, un être véritablement aimable. II. 217.

VICE, nous est naturel. II. 230.

— nous souffrons à proportion qu'il résiste à la grace. *Ibid.*

VIE : nous la perdons avec joie, pourvu qu'on en parle. I. 85.

— humaine, illusion perpétuelle. I. 91.

— religieuse, difficile selon le monde, facile selon Dieu. II. 211.

— des chrétiens, est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort. II. 253.

— *doit être considérée comme un sacrifice. Ibid.*

- VIE** : ses accidents ne doivent faire impression sur les chrétiens que relativement à ce sacrifice. II. 253.
- VISAGES** semblables, font rire par leur ressemblance. I. 188.
- VIVRE** sans chercher ce qu'on est, aveuglement qui n'est pas naturel. II. 226.
- vivre mal en croyant Dieu, en est un bien plus terrible. *Ibid.*
- VOLEURS**, etc., se font des lois, et y obéissent. I. 165.
- VOLONTÉ**, un des principaux organes de la croyance. I. 102.
- si les pieds et les mains en avoient une, jamais ils ne seroient dans leur ordre. II. 228.
- de Dieu, doit être la règle pour juger de ce qui est bon ou mauvais. II. 192.
- de Dieu, péché de ne pas s'y accommoder. II. 201.
- propre, on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. II. 216, 217.
- VOLUBILITÉ** de notre esprit ; rien ne l'arrête. II. 214.
- VOYAGES SUR MER**, entrepris pour le plaisir d'en parler. I. 86.

Zéro, n'est pas du même genre que les nombre
I. 48.
— est un indivisible de nombre. *Ibid.*

FIN DE LA TABLE DES PENSÉES.

LA VIE SUR PASCAL.

(Blaise), fils d'un premier président
par des aides de Clermont en Auvergne,
est dans cette ville, le 19 juin 1623, et
vint habiter Paris, avec toute sa famille, en
1631. Il n'eut d'autre maître que son père,
homme très instruit, sur-tout en mathémati-
ques, qui l'occupa d'abord de l'étude des
langues anciennes, et qui ne se proposoit de
l'initier aux sciences, que quand son édu-
cation littéraire seroit terminée. En écoutant
la conversation des savants distingués qu'il
voyoit dans la maison paternelle, le jeune
Pascal conçut, à douze ans, un violent de-
sir d'apprendre la géométrie. Il employoit ses
moments de récréation à réfléchir sur les no-
tions très vagues qu'il avoit pu acquérir des
figures géométriques; et s'enfermant dans
une chambre écartée pour tracer ces figures
avec du charbon, il en découvrit seul,
sans leçons et sans livres, les principales
propriétés : il parvint ainsi jusqu'à la trente-

...
s trois angles d'un
ondu de ce prodige d'appli-
ligence, ne s'opposa plus à un pen-
prononcé. A seize ans, Pascal avoit com-
sé un traité des sections coniques, que Des-
cartes jugeoit trop bien fait pour être l'ou-

vrage d'un jeune homme.
Le père de Pascal, exilé quelque temps
Paris pour son opposition à une mesure
gouvernement, fut bientôt après nommé
l'intendance de Rouen. Son fils le
(1639), et se chargea des calculs re-
l'administration. Dans l'espoir de faire
cilement ces calculs, il employa, per-
années, toutes les forces de
opposition d'une m...

l'âge de dix-huit ans, il n'avoit jamais cessé de souffrir. Ses infirmités ne l'empêchèrent pas de se livrer , jusqu'à trente ans environ , aux sciences physiques et mathématiques. Ce fut dans cet intervalle qu'il s'immortalisa par ses belles expériences sur la pesanteur de l'air et par son *Traité de l'équilibre des liqueurs*.

Mais sa santé déclinant de plus en plus, il fut obligé de s'interdire tout travail, et fréquenta davantage la société. Ce changement de régime commençoit à produire d'heureux effets , lorsqu'un accident qui lui arriva au pont de Neuilly où les chevaux de sa voiture faillirent l'entraîner dans la rivière (1654), lui causa une commotion violente, qui mit sa vie en danger et aggrava toutes ses infirmités. Cet évènement ébranla son imagination au point de lui faire croire quelquefois qu'il avoit un précipice à ses côtés, et lui parut un avertissement du ciel sur la fragilité de l'existence. Déjà il étoit fort attaché aux croyances et aux pratiques de la religion. Mais à partir de ce moment, il changea entièrement sa manière de vivre, renonça

aux études profanes, au luxe, aux commodités de la vie ; et consacra la plus grande partie de son temps à la lecture de l'histoire sainte et à la prière. Il se livra même à des mortifications exagérées, à des raffinements d'humilité, à des scrupules puérils, dont le récit, que l'on doit à madame Perrier, sa sœur, prouve que les plus grands hommes ont leurs petitesesses.

Il étoit janséniste de bonne foi ; mais, indépendamment de sa conviction sur le mérite de la doctrine d'Arnauld et de Port-Royal, son ame noble et indépendante étoit révoltée de la persécution qu'une société toute puissante alors exerçoit contre de pieux solitaires ; son esprit droit, son caractère probe et austère repousoient les subtilités et la morale relâchée de casuistes trop complaisants. Ces sentiments lui inspirèrent les *Lettres Provinciales* qui parurent en 1656 et 1657. C'est un phénomène bien remarquable que Pascal, qui jusqu'alors n'avoit pas cultivé l'art d'écrire, en ait tout d'un coup découvert et déployé tous les secrets. Cet ouvrage, le plus anci

Prose, a fixé la langue, lire encore aujourd'hui, malgré l'opulence de notre siècle pour les que- du jansénisme. Voltaire a dit avec jus- que les comédies de Molière n'ont pas as de sel que les premières lettres provin- ciales, et que Bossuet n'a rien de plus su- blime que les dernières. Et Boileau consulté sur le mérite des écrits de ses contemporains, mettoit les Provinciales au premier rang.

On peut reprocher à l'auteur d'avoir attri- bué aux seuls jésuites des maximes erronées qui avoient été soutenues par d'autres théo- logiens, et d'avoir oublié quelquefois dans ses mordantes railleries, dans son éloquente colère, la charité de la loi divine dont il s'é- toit fait le défenseur.

Quoique sincèrement soumis aux dogmes du christianisme, il paroît cependant que Pascal avoit éprouvé les tourments du doute, et qu'en s'assujettissant aux pratiques de dé- votion les plus sévères, même les plus mi- nutieuses, il cherchoit à appesantir le joug de la foi pour dompter en lui l'esprit de dis-

cussion et de scepticisme , et pour se fortifier dans l'asile où sa raison effrayée d'elle-même s'étoit réfugiée. On reconnoit des traces de ce combat dans les *pensées* éparses qu'on a publiées après sa mort , et qui forment un de ses plus beaux titres de gloire. Ce sont les matériaux d'un grand ouvrage dans lequel il se proposoit d'établir un système complet de philosophie sur les bases de la religion chrétienne. Il étoit en proie aux souffrances presque continuelles qui affligèrent les quatre dernières années de sa vie , lorsqu'il jeta sur le papier ces réflexions , dont un grand nombre se font admirer par leur profondeur , et par une énergie d'expression qui s'élève jusqu'à la plus haute éloquence.

On y reconnoit l'empreinte de cette mélancolie qui oppressoit son ame , et qui n'étoit pas seulement causée par ses douleurs physiques , mais aussi par l'inquiète activité de sa pensée. Quelquefois il chercha dans ses premières études mathématiques un soulagement à cette agitation ; et les problèmes qu'il résolut à ce déclin de sa carrière , attest

SUR PASCAL.

7

Frances n'avoient point éteint la
son génie.

uccomba, le 19 août 1662, âgé
uf ans et deux mois ; il fut en-
église de Saint-Étienne-du-Mont,
près de la place où les restes de
umés de Port-Royal, furent dé-
ante ans après.

es dernières années sa dévotion
petitesse, elle se manifestoit aussi
stante bienfaisance. Il se dépouil-
du nécessaire en faveur des
pendant sa dernière maladie, il
malade indigent fût soigné à ses
ien que lui. Il se fit transporter
maison quelques jours avant sa
t que d'en faire sortir une famille
par charité, et qui se trouvoit
la petite vérole, dont madame
outoit la contagion pour ses en-
efois sa piété étoit plus sévère
On voit, par les récits de sa sœur,
oit peu heureuse, et qu'il en étoit
rifier à l'amour divin tous les

destinée humaine. Sa misanthropie
d'une ame souffrante , et sa tristesse n'a poi
d'aigreur. S'il est affigeant de penser qu'
homme d'un caractère aussi honnête , d'
génie aussi éminent , fut presque toujou
malheureux , il ne faut pas oublier que
religion lui donna des consolations , et q
son indifférence n'éloigna pas de lui les soi
et l'affection de sa famille.

PENSÉES
DE PASCAL

PREMIÈRE PARTIE

Contenant les Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux sciences.

ARTICLE PREMIER

De l'autorité en matière de religion.

Le respect que l'on porte à
jourd'hui à tel point, dans les
vrait avoir le moins de force
oracles de toutes ses pensées
même de ses obscurités; qu'
avancer de nouveautés sans
d'un auteur suffit pour détruire
sons. Mon intention n'est
vice par un autre, et de ne

ms, parcequ
ls pas bannir leur autorit
nement tout seul, quoique l'on ve
ur autorité seule au préjudice du raisonne
Mais parmi les choses que nous cherchons à con
noître, il faut considérer que les unes dépendent
seulement de la mémoire, et sont purement histo
riques, n'ayant alors pour objet que de savoir ce
que les autres ont écrit; les autres dépendent
seulement du raisonnement, et sont entièrement
dogmatiques, ayant pour objet de chercher
découvrir les vérités cachées. Cette distinc
doit servir à régler l'étendue du respect po
anciens.

Dans les matières où l'on recherche se
le savoir ce que les auteurs ont écrit, com
dans la géographie, dans les
-fin dans toutes ces
-le, ou l'

François ; en quel lieu les géographes placent le premier méridien : quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature ; quels autres moyens que les livres pourroient nous y conduire ? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent ? C'est l'autorité seule qui peut nous en éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parcequ'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connoissons que par elle : de sorte que, pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés ; comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises ; parce que les principes de la théologie sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop foible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences, s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement. L'autorité

à la portée de l'esprit, il trouve
entière de s'y étendre : sa fécondité inépuisable
produit continuellement, et ses inventions pe-
uvent être tout ensemble sans fin et sans inte-
ruption.

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique,
musique, la physique, la médecine, l'archite-
cture, et toutes les sciences qui sont soumises
à l'expérience et au raisonnement, doivent être
augmentées pour devenir parfaites. Les ancie-
nes ont trouvées seulement ébauchées par ce
qui les ont précédés : et nous les laisserons à ce
qui viendront après nous en un état plus accom-
pli que nous ne les avons reçues. Comme leur
perfection dépend du temps et de la peine, il est
raisonnable que notre peine et notre

qui emploient le raisonnement
sage, au lieu de l'autorité de
pères. Il faut relever le courage
de ceux qui n'osent rien inventer en
pour fonder l'insolence de ces témé-
raires qui osent des nouveautés en théo-

malheur du siècle est tel, qu'on
voit des opinions nouvelles en théologie,
qui ont l'antiquité, soutenues avec
une confiance reçue avec applaudissement; au-
tant qu'on produit dans la physique,
des nouveautés, semblent devoir être con-
sidérées avec respect dès qu'elles choquent tant
qu'elles sont reçues : comme si le respect
qui se doit à l'antiquité n'étoit de de-

ment, et qu'eux sont absolument nécessaires
la perfection de tant d'autres sujets d'
inférieur, que toutefois on n'oseroit tou

Partageons avec plus de justice notre
et notre défiance; et bornons ce respect
avons pour les anciens. Comme la raison
naître, elle doit aussi le mesurer; et com
que s'ils fussent demeurés dans cette re
n'oser rien ajouter aux connoissances qu'il
reçues, ou que ceux de leur temps eusse
même difficulté de recevoir les nouvea
leur offroient, ils se seroient privés eux-m
leur postérité du fruit de leurs inventions

Comme ils ne se sont servis de celles
avoient été laissées que comme de moy
en avoir de nouvelles, et que cette heure

a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect incroyable, qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ?

Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets : le temps les révèle d'âge en âge ; et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence se multiplient continuellement ; et comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences se multiplient à proportion.

C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions, sans mépriser les anciens et sans ingratitude envers eux, puisque les premières connoissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres ; que, dans ces avantages, nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux ; parceque, s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut ; et avec moins

au-dessus de ce qui
couvrir des choses qu'il leur
percevoir. Notre vue a plus d'étendue . . .
qu'ils connussent aussi bien que nous tout ce
pouvoient remarquer de la nature, ils n'en
noissoient pas tant néanmoins, et nous
plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte
vère leurs sentiments. On fait un crime
contredire et un attentat d'y ajouter, car
n'avoient plus laissé de vérités à connoître

N'est-ce pas là traiter indignement la
l'homme, et la mettre en parallèle avec
des animaux, puisqu'on en ôte la prin-
rence, qui consiste en ce que les effets
ment augmentent sans cesse, au lieu
toujours dans un état égal
rien mesur

... , ~~parce~~ que la nature n'ayant pour objet
de maintenir les animaux dans un ordre de
perfection bornée, elle leur inspire cette science
simplement nécessaire et toujours égale, de peur
qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne
permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne
vissent les limites qu'elles leur a prescrites.

Il n'en est pas ainsi de l'homme, qui n'est pro-
tégé que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au
jeune âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse
de son progrès: car il tire avantage, non seule-
ment de sa propre expérience, mais encore de
celle de ses prédécesseurs; parcequ'il garde tou-
jours dans sa mémoire les connoissances qu'il s'est
une fois acquises, et que celles des anciens lui sont
présentes dans les livres.

jour dans les sciences, ~~mais que tous~~ ensemble y font un continuel progrès que l'univers vieillit, parceque la mort arrive dans la succession des hommes les âges différents d'un particulier. De toute la suite des hommes, pendant tant de siècles, doit être considérée même homme qui subsiste toujours, prend continuellement : d'où l'on voit bien d'injustice nous respectons l'antiques philosophes ; car, comme la vieille le plus distant de l'enfance, qui ne vieillesse de cet homme universel ne d'cherchée dans les temps proches de sa mais dans ceux qui en sont les plus é
Ceux que nous appelons anciens é

s doivent être admirés dans les
ils ont bien tirées du peu de
oient, et ils doivent être excusés
ont plutôt manqué du bonheur
de la force du raisonnement.

ple, n'étoient-ils pas excusables
ils ont eue pour la *voie lactée*,
de leurs yeux n'ayant pas encore
l'art, ils ont attribué cette cou-
rante solidité en cette partie du
la lumière avec plus de force ?
ous pas inexcusables de demeurer
nsée, maintenant qu'aidés des
is donne la lunette d'approche,
ouvert une infinité de petites
lendeur plus abondante nous a
uelle est la véritable cause de

s aussi sujet de dire que tous les
étoient renfermés dans la sphère
lorsque, durant le cours de tant
oient point encore remarqué de
générations hors de cet espace ?
us pas assurer le contraire, lors-



...mer : ...
sphère ?
est ainsi que sur le sujet du vide,
oit de dire que la nature n'en souffroit p-
parceque toutes leurs expériences leur avoient
toujours fait remarquer qu'elle l'abhorroit et ne
pouvoit le souffrir. Mais si les nouvelles expérien-
ces leur avoient été connues, peut-être auroient-
ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de
nier, par la raison que le vide n'avoit point encore
paru. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait, que
la nature ne souffroit point de vide, ils n'ont en-
tendu parler de la nature qu'en l'état où ils la co-
noissoient ; puisque, pour le dire généraleme-
nt, ce ne seroit pas assez de l'avoir vu constam-
ment rencontrés, ni en mille, ni en tou-
t que grand qu'il soit ; car s'i-
... seul cas suffi-

Il n'y a aucune assertion universelle, que par l'énumération générale de toutes les parties et de tous les cas différents.

De même, quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connoissons, et nous ne pouvons ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connoissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connoissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient dans la nature.

Ainsi, sans contredire les anciens, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disoient; et quelque face enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce seroit ignorer la nature de s'imaginer qu'elle a commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue.

ARTICLE II.

Réflexions sur la géométrie en général.

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité; l'un, de la découvrir quand on la cherche; l'autre, de la démontrer quand on la possède; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine.

Je ne parle point du premier. Je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. Car si l'on sait la méthode de prouver la vérité, même temps celle de la discerner; on ne saur

elle sorte que la preuve en
seul que je veux donner ; et
expliquer la méthode que la
; car elle l'enseigne parfaite-
paravant que je donne l'idée
re plus éminente et plus ac-
s hommes ne sauroient ja-
qui passe la géométrie nous
ins il est nécessaire d'en dire
u'il soit impossible de le pra-

thode , qui formeroit les de-
a plus haute excellence , s'il
river , consisteroit en deux
l'une , de n'employer aucun
auparavant expliqué nette-
, de n'avancer jamais aucune
e démontrât par des vérités
-dire , en un mot , à définir
prouver toutes les proposi-
ivre l'ordre même que j'ex-
déclare ce que j'entends par

en géométrie , que les seules
ogiciens appellent *définitions*

de nom
nom aux choses qu'
termes parfaitement connus ; et j'
celles-là seulement.

Leur utilité et leur usage est d'éclaircir
bréger le discours , en exprimant, par le se
qu'on impose , ce qui ne pourroit se dir
plusieurs termes ; en sorte néanmoins qu
imposé demeure dénué de tout autre se
a , pour n'avoir plus que celui auquel
tine uniquement. En voici un exemple

Si l'on a besoin de distinguer dans l
ceux qui sont divisibles en deux égale
ceux qui ne le sont pas , pour évit
souvent cette condition , on lui don
cette sorte : j'appelle tout nombre
également, *nombre pair*.

également, *nombre pair*.
définition géométrique

tre dites ; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms , en donnant le même à deux choses différentes. Ce n'est pas que cela ne soit permis , pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences , et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre. Mais si l'on tombe dans ce vice , on peut lui opposer un remède très sûr et très infallible ; c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini , et d'avoir toujours la définition si présente , que toutes les fois qu'on parle , par exemple , de nombre pair , on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales , et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée , qu'aussitôt que le discours exprime l'une , l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres , et tous ceux qui agissent méthodiquement , n'imposent des noms aux choses que pour abrégier le discours , et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts , qu'ils n'emploient que

et qui sont seuls pour
difficultés et d'équivoques.

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'application du véritable ordre, qui consiste, comme je disois, à tout définir et à tout prouver.

Certainement cette méthode seroit belle si elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudroit définir supposeiroient de précédents pour servir d'explication, et que de même les premières propositions qu'on voudroit prouver en suppose d'autres qui les précédassent; et ainsi il est évident qu'on n'arriveroit jamais aux premières.

Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des motifs qu'on ne peut plus définir, et à des pr

dit dans un ordre absolument
'ensuit pas de là qu'on doive
rte d'ordre.

et c'est celui de la géométrie ,
l'inférieur , en ce qu'il est moins
on pas en ce qu'il est moins
pas tout , et ne prouve pas
qu'il est inférieur ; mais il ne
ses claires et constantes par
, et c'est pourquoi il est par-
la nature le soutenant au dé-

; parfait entre les hommes
out définir ou à tout démon-
ien définir ou à ne rien dé-
tenir dans ce milieu de ne
ses claires et entendues de
de définir toutes les autres ;
toutes les choses connues des
ver toutes les autres. Contre
alement ceux qui entrepren-
et de tout prouver , et ceux
faire dans les choses qui ne
elles-mêmes.
généralité enseigne parfaitement.

l'éclaircissement qu'on voudroit en faire :
roit plus d'obscurité que d'instruction.

Car il n'y a rien de plus foible que le
de ceux qui veulent définir ces mots .
Quelle nécessité y a-t-il , par exemple , d'e
ce qu'on entend par le mot *homme* ? Ne sa
assez quelle est la chose qu'on veut désigné
terme ; et quel avantage pensoit nous
Platon , en disant que c'étoit un animal
jambes , sans plumes ? Comme si l'idée q
naturellement , et que je ne puis exprime
pas plus nette et plus sûre que celle
donne par son explication inutile , et mé
cule ; puisqu'un homme ne perd pas l'
en perdant les deux jambes , et qu'un c

comme si on pouvoit entendre les mots de *luminaire* et de *lumineux* sans celui de *lumière*.

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans la même absurdité. Car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*, soit qu'on l'exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudroit dire, *c'est*; et ainsi employer dans la définition le mot à définir.

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis; et si la nature n'avoit suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seroient confuses; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étoient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques; parceque la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir; car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui pourra le définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du

temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement, etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous, ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression *temps*, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature.

Il est bien permis d'appeler du nom de *temps* le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais ensuite de cette définition il y aura deux choses qu'on appellera du nom de *temps*: l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée; car on l'appellera aussi de ce nom, suivant cette nouvelle définition.

Il faudra donc éviter les équivoques, et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de *temps* soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi-bien que de nom.

Ainsi, si l'on avance ce discours, *le temps est le mouvement d'une chose créée*, il faut demander ce qu'on entend par le mot de *temps*, c'est-à-dire, si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui de mouvement d'une chose créée. Si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom; mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très évidente d'elle-même, et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition; parceque, dans cette énonciation, on n'entend pas que le

mot de *temps* signifie la même chose que ceux-ci, *le mouvement d'une chose créée*, mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de *temps* soit ce mouvement supposé.

Si je ne savois combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours familiers et dans les discours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serois pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire ? et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter motus, non mera potentia est, sed actus entis in potentia* ? Et cependant, s'ils laissent au mot de *mouvement* son sens ordinaire, comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une pro-

position ; et confondant ainsi les définitions, qu'ils appellent *définitions de nom*, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent *définitions de chose*, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former, aussi-bien que les autres : et chacun définissant les mêmes choses à sa manière, par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses ; et, perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes, et s'égarant dans des embarras inexplicables.

On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, *espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout*, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun ; de sorte qu'en un mot tous ses termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle, ou par les définitions qu'elle en donne.

lequel com-
ont besoin. Elle en use
l'autre point, qui consiste à prouver.

sitions qui ne sont pas évidentes.
Car quand elle est arrivée aux premières vérités
connues, elle s'arrête là, et demande qu'on les ac-
corde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver,
de sorte que tout ce que la géométrie propose est
parfaitement démontré, ou par la lumière natu-
relle, ou par les preuves.

De là vient que si cette science ne définit pas
ne démontre pas toutes choses, c'est par cette se-
raison que cela nous est impossible.

On trouvera peut-être étrange que la géo-
trie ne puisse définir aucune des choses qu'
pour principaux objets. Car elle ne peut d
le mouvement, ni les nombres, ni l'espr
ces choses sont celles qu'e'
on la recher

ance ne s'attachant qu'aux choses, cette même qualité qui les rend ses objets les rend incapables de définir une perfection qu'un défaut, pas de leur obscurité, mais sur une extrême évidence, qui est telle qu'elle n'ait pas la conviction des hommes, elle en a toute la certitude. Elle ne nous fait pas savoir ce que l'on sait quelle est la chose qu'on ne peut définir inutilement, elle en fait découvrir les merveilleux.

Les notions, qui comprennent tout l'univers, *Deus fecit omnia in pondere mensurâ* *, ont une liaison nécessaire. Car on ne peut imaginer l'un sans quelque chose qui se mesure, l'autre étant une, cette unité est la mesure des nombres. Et enfin le mouvement sans espace, on voit ces notions liées dans la première.

Le poids, et numero, et pondere dispo-

1 PASCAL.

issis compris : c
relatifs l'un à
r, qui sont les
un rapport néc

riétés commu
onnoissance o
eilles de la na
rend les deux
outes, l'une c

pt que soit un
un qui le soit
nier ; et ainsi t
iver à un qui
e plus y ajout
que soit un r
avantage, et en
sans jamais
qu'on ne puiss
ité d'autres s
e, quelque g
en concevoi
surpasse le d
ais arriver à

Plus être augmenté : et, au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté : et, au contraire, quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue.

Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, et un moindre, sans arriver à un instant et à un pur néant de durée.

C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre; de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne peuvent se démontrer; et cependant ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend

incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection.

D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avantageuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que ne ferait le discours.

Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté; qu'on peut le doubler; que la promptitude d'un mouvement peut être doublée, et qu'un espace peut être doublé de même? Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié? Car cette moitié seroit-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seroient deux zéro, feroient-elles un nombre?

De même, un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double du *temps*, et ce dernier mouvement encore? Car seroit-ce un pur repos? Et comment se pourroit-il

deux moitiés de vitesse, qui seroient deux, fissent la première vitesse?

Enfin un espace, quelque petit qu'il soit, ne peut-il pas être divisé en deux, et ces moitiés en deux? Et comment pourroit-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles, sans aucune étendue, elles qui, jointes ensemble, ont fait la première étendue?

Il n'y a point de connoissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là, et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve des esprits excellents en toutes autres choses, que ces infinités choquent, et qui ne peuvent, en aucune sorte, y consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns, très habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvoit être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre.

Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvoit être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avoit qu'une principale, qui est qu'ils ne sauroient concevoir un continu divisible à l'*infini*; d'où ils concluent qu'il n'est pas

ment, et de là vient qu'il est
nier tout ce qui lui est incompréhensible; ~~car~~
qu'en effet il ne connoit naturellement que le
mensonge, et qu'il ne doit prendre pour vérita-
bles que les choses dont le contraire lui paroît
faux.

Et c'est pourquoi, toutes les fois qu'une pro-
position est inconcevable, il faut en suspendre le
jugement, et ne pas la nier à cette marque, mais
en examiner le contraire; et si on le trouve mani-
festement faux, on peut hardiment affirmer la pro-
position, toute incompréhensible qu'elle est. Appli-
quons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace
divisible à l'infini. On ne peut non plus l'admettre
comme principe, qu'être homme sans ame.

que de prétendre qu'en divisant toujours l'espace, on arrive enfin à une division telle, que l'espace se divise en deux, chacune des moitiés indivisible et sans aucune étendue? Je voudrais demander à ceux qui ont cette idée s'ils voient nettement que deux indivisibles se joignent : si c'est par-tout, ils ne sont qu'une chose, et partant, les deux ensemble sont une chose; et si ce n'est pas par-tout, ce n'est qu'en une partie; donc ils ont des parties, et ne sont pas indivisibles.

Qu'ils confessent, comme en effet ils l'avaient fait, quand on les en presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre; qu'ils ressentent que ce n'est pas par notre capacité à saisir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux concevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable.

Qu'ils se gardent de ces difficultés chimériques, et qui sont en proportion qu'à notre faiblesse, ils opposent les clartés naturelles et ces vérités solides : qu'ils sachent que véritable que l'espace fût composé d'un nombre fini d'indivisibles, il s'ensuivrait qu'il y a *x* espaces, dont chacun seroit carré, c'est-

des de l'autre. Qu'ils retiennent la conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carrés, jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre ; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturellement impossible, c'est-à-dire, s'il y a impossibilité invincible à ranger des points en carrés, dont l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerois en ce lieu-là même, si la chose méritoit qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager dans les peines qu'ils auroient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, parcourt en si peu de temps, il faut

que l'on parcourt une infinité de divisions, une infinité d'instants, et un petit espace en un petit temps; en quoi il n'y a plus la disproportion qui avoit étonnés.

Les hommes trouvent étrange qu'un petit espace soit divisé en tant de parties qu'un grand, qu'ils entendent que les parties sont plus petites à mesure, et qu'ils voient le firmament au travers d'un petit verre, et qu'ils se familiarisent de cette connoissance en parcourant chaque partie du ciel et chaque partie de la terre.

Les hommes ne peuvent comprendre que des parties qui sont si petites, qu'elles nous sont imperceptibles, et qui sont divisées comme le firmament, il n'y a point de meilleur remède que de les leur faire voir à travers des lunettes qui grossissent cette vue, et qui réduisent cette vue à une prodigieuse masse; ils recevront aisément que, par le secours d'un verre encore plus artistement taillé, on peut faire grossir jusqu'à égaler ce firmament, et qu'ils voient à l'œil nu l'étendue. Et ainsi, ces objets qui sont maintenant très facilement divisibles, et qui ne se souviennent que la nature peut inventer, se souviennent que l'art.

2, qui les a assurés que ces verres au-

sent ? Il est fâcheux de s'arrêter à ce ~~comparaison~~
mais il y a des temps de niaiser.

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette
tière que deux néants d'étendue ne peuvent
faire une étendue. Mais parcequ'il y en a qui
tendent s'échapper à cette lumière par cette
veilleuse réponse, que deux néants d'étendue
vent aussi-bien faire une étendue que deux u
dont aucune n'est nombre, font un nombre
leur assemblage; il faut leur repartir qu'ils
roient opposer de la même sorte que vingt
hommes font une armée, quoique aucune
ne soit armée; que mille maisons font une
quoique aucune ne soit ville; ou que les
font le tout, quoique aucune ne soit le tout
demeurer dans la comparaison des né

lontaines, et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que, pour faciliter les discours, on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville à plusieurs maisons, celui de dixaine à dix unités; et que de cette liberté naissent les noms d'*unité*, *binnaire*, *quaternaire*, *dixaine*, *centaine*, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles, et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, ensuite de ces noms, le binnaire ne soit pas quaternaire, ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais quoique une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville; il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres, est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner, qui convenoient à tous les nombres, hormis à l'unité, pour éviter de dire souvent *qu'en tout nombre hors l'u-*

is en eussent de même exclu le nombre
naire et tout ce qu'il leur eût plu; car on
maître, pourvu qu'on en avertisse : comme
traire l'unité se met, quand on veut, au r
nombres, et les fractions de même. Et e
l'on est obligé de le faire dans les proposit
nérales, pour éviter de dire à chaque foi
nombre et à l'unité et aux fractions, la
propriété convient; et c'est en ce sens indé
je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit.

Mais le même Euclide, qui a ôté à l'unité
de *nombre*, ce qui lui a été permis, pour f
tendre néanmoins qu'elle n'en est pas un
mais qu'elle est, au contraire, du même
définit ainsi les grandeurs homogènes : *L*
deurs, dit-il, sont dites être de même gen

Le sens du même Euclide, qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée *nombre*.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue; car non-seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre, par la même définition; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible; ce qui est naturel et nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux choses *indivisible* et *étendue*, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et une étendue est ce qui a diverses parties séparées. Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles, tant unis, ne font pas une étendue.

Car quand ils sont unis, ils se touchent chacun par une partie; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisque autrement elles ne se toucheroient pas. Or, par leur définition ils n'ont point d'autres parties; donc ils n'ont pas de parties séparées; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue qui porte la séparation des parties.

~~Voilà, ce qui j'ai~~
n'est pas de même genre que l'étendue, par
finition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas de même genre que les nombres. De là vient que deux unités peuvent bien former un nombre, parcequ'elles sont de même genre que deux indivisibles ne font pas une étendue parcequ'ils ne sont pas de même genre.

D'où l'on voit combien il y a peu de rapport à comparer le rapport qui est entre l'unité et les nombres, à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justice l'étendue, nous considérons dans l'étendue, il faut

le mouvement, et entre un instant et le temps; toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parce qu'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on verra une correspondance parfaite entre ces choses; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs parties indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toute la mesure entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infiniment qu'elle a proposées aux hommes, non pas à se souvenir, mais à admirer; et pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajoute que ces deux infinis, quoique infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre de sorte, que la connoissance de l'un mène nécessairement à la connoissance de l'autre.

Dans les nombres, de ce qu'ils peuvent être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent toujours être diminués, et cela est évident; si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à mille, par exemple, on peut aussi en prendre la cent millième partie, en le divisant

Et dans l'espace, le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires, c'est-à-dire que ce qu'un espace peut être infiniment prolongé s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paroît en cet exemple : si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement, il est clair que le lieu du centre du vaisseau, où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire, haussera toujours par un mouvement continu, à mesure que le vaisseau fuit. Donc la course du vaisseau est toujours allongée et qu'à l'infini, ce point haussera continuellement et cependant il n'arrivera jamais à celui où se trouvera le rayon horizontal mené de l'œil au centre du verre de sorte qu'il en approchera toujours sans

tit espace restant au-dessous de ce point horizontal.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons et qui demeureront dans la croyance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques; et quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci. Car on peut aisément être très habile homme et mauvais géomètre.

Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre, par cette considération merveilleuse, à se connoître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer son juste prix, et former des réflexions très importantes, qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui, ne comprenant pas d'abord cette double infinité, sont capables

tile aux autres.

ARTICLE III.

De l'art de persuader.

L'ART de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à leur proposer, et aux conditions des choses qu'ils veulent faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux espèces de persuasions : les opinions s'insinuent dans l'ame, et

apportés à croire, non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne et rangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire, et même de n'aimer, que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurois garde de faire tomber sous l'art de persuader; car elles sont infiniment au-dessus de la nature; Dieu seul peut les mettre dans l'ame, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend de se faire être juge des choses que la volonté choisit; pour guérir cette volonté infirme, qui s'est corrompue par ses indignes attachements. Et vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connoître avant que d'aimer, ce qui a passé en proverbe; les philosophes au contraire, disent, en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connoître, et s'entre dans la vérité que par la charité, ont fait une de leurs plus utiles sentences. Si il paroît que Dieu a établi cet ordre sur-naturel et tout contraire à l'ordre qui devoit être

choses saintes, parcequ en euet nous ne
presque que ce qui nous plaift. Et de là v
loignement où nous sommes de consentir
rités de la religion chrétienne, toute o
nos plaisirs. Dites-nous des choses agréa
nous vous écouterons, disoient les Juifs à
comme si l'agrément devoit régler la croy
c'est pour punir ce désordre par un ordre
est conforme, que Dieu ne verse ses lumiè
les esprits qu'après avoïr dompté la rébe
la volonté par une douceur toute céleste
charme et qui l'entraîne.

Je ne parle donc que des vérités de na
tée; et c'est d'elles que je dis que l'es
cœur sont comme les portes par où elles
entrent dans l'ame; mais que bien peu en

connues à tout le monde, comme que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers, que les uns reçoivent, et non pas d'autres; mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la croyance, que les plus véritables.

Ceux de la volonté sont de certains desirs naturels et communs à tous les hommes, comme le desir d'être heureux, que personne ne peut ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir.

Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses. Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Les autres ne peuvent être infailliblement persuadées; en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre; et il est impossible qu'elles ne soient reçues dans l'ame dès qu'on a pu les rapporter à ces vérités déjà admises.

cevoir à l'ame qu'une chose peut la con
qu'elle aime souverainement, il est i
qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout e
et avec les vérités avouées, et avec les
cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il i
qui le soit davantage dans la nature; ce
contraire, ce qui n'a de rapport ni à no
ces, ni à nos plaisirs, nous est importun
absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point
Mais il y en a où les choses qu'on veut fa
sont bien établies sur des vérités conn
qui sont en même temps contraires au
qui nous touchent le plus. Et celles-là
grand néril de faire voir, par une expé

C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté; et que la connoissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudroit, pour en juger, connoître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connoît presque jamais.

Il paroît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connoître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer dans la chose dont il s'agit quel rapport elle a avec les principes avoués ou avec les objets censés délicieux, par les charmes qu'on leur attribue. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprices que par raison!

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première; et encore au cas qu'on ait accordé les principes, et qu'on demeure ferme à les avouer: autrement je ne sais s'il y auroit un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de

... et plus admirer...
c'est parceque je n'en suis pas capable, et
seus tellement disproportionné, que je croi
moi la chose absolument impossible.

Ce n'est pas que je croie qu'il n'y ait des
aussi sûres pour plaie que pour démontr
que celui qui les sauroit parfaitement con
et pratiquer, ne réussit aussi sûrement à se
aimer des rois et de toutes sortes de perso
qu'à démontrer les éléments de la géomé
ceux qui ont assez d'imagination pour en
prendre les hypothèses. Mais j'estime, et
peut-être ma foiblesse qui me le fait croi
est impossible d'y arriver. Au moins je sai
quelqu'un en est capable, ce sont des p
... je connois, et qu'aucun autre n'a su

Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme; un riche et un pauvre en ont de différents; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient; les moindres accidents les changent.

Or il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir; pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis.

Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, et que, hors de la géométrie, qui ne considère que des figures très simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisirs dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle *l'art de persuader*, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques et parfaites, consiste en trois parties essentielles : à expliquer les termes dont on doit se servir, par des définitions claires; à proposer des principes ou axiomes évidents, pour prouver

La raison de cette méthode

qu'il seroit inutile de proposer ce ~~qu'on~~ prouver, et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avoit auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles; qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires; car si l'on n'assure le fondement, on ne peut assurer l'édifice; et qu'il faut enfin, en démontrant, substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourroit abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode, on est sûr de convaincre, puisque les termes étant tous entendus et parfaitement d'équivoques par les définitions, et

Les circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute; et jamais celles où elles manquent peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes en peu de règles, qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions.

I. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

II. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

III. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes.

I. N'omettre aucun des principes nécessaires

parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations.

I. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes, qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.

II. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées.

III. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les éléments des preuves solides et immuables, des-



definitions. Ne définir aucun des termes
généralement connus.

axiomes. N'omettre à demander aucun
principe parfaitement évidents et simples.

démonstrations. Ne démontrer aucune
proposition connue d'elles-mêmes.

Il n'est pas doute que ce n'est pas une grande
difficulté de définir et d'expliquer bien clairement des
propositions très claires d'elles-mêmes, ni d'o-
mettre par avance des axiomes qui
sont refusés au lieu où ils sont néces-
saires de prouver des propositions qu'on
peut démontrer sans preuve.

Les autres règles sont d'une nécessité
absolue et ne peut s'en dispenser sans un dé-
faut et souvent sans erreur : c'est pour-
quoi j'en prendrai ici en particulier.

Principes nécessaires pour les définitions.

Ne définir aucun des termes un peu obscurs ou
dont on n'a pas une définition.

Ne définir dans les définitions que des termes
généralement connus ou déjà expliqués.

DES DE PASCAL.

essaire pour les axiomes.

r en axiomes que des choses par-
lentes.

nécessaires pour les démonstrations.

er toutes les propositions, en n'employant
preuve que des axiomes très évidents d'eux-
s, ou des propositions déjà démontrées ou
rdées.

n'abuser jamais de l'équivoque des termes, en
anquant de substituer mentalement les défini-
ions qui les restreignent et les expliquent.

Telles sont les cinq règles qui forment tout ce
qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves
convaincantes, immuables, et pour tout dire,
géométriques; et les huit règles ensemble les ren-
dent encore plus parfaites.

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui
se renferme dans ces deux principes: définir tous
les noms qu'on impose: prouver tout, en substi-
tuer mentalement les définitions à la place des
noms qu'on impose: prouver tout, en substi-
tuer mentalement les définitions à la place des
noms qu'on impose: prouver tout, en substi-
tuer mentalement les définitions à la place des

l'autre,
qu'il soit néces-
saires de géométri-
eux mots, qu'o-
tém qu'elle est
est presque re-
ométriques.

Il faut dor-
connu, rie-
plus util-
Pour la
des son-
voir et

ont
dro
ou
ce
la

qu'il me semble à propos de préve-
principales qu'on pourra fair

cette méthode n'a rien de nouveau ;
est bien facile à apprendre, sans
difficulté, pour cela, d'étudier les élé-
ments, puisqu'elle consiste en ces
éléments, qui se trouvent dans la première lecture ; et
est assez inutile, puisque son usage
est borné dans les seules matières

générales, à faire voir qu'il n'y a rien de si
plus difficile à pratiquer, et rien
de plus universel.

C'est une objection, qui est que ces
éléments sont dans le monde, qu'il faut tout
apprendre, et que les logiciens mêmes
ont ignoré les préceptes de leur art, je
crois que c'est une chose fût véritable, et qu'elle fût
vraie, elle n'eusse pas eu la peine de re-
venir, et de soin la source de tous les
éléments, qui sont véritablement
éléments, cela l'est si peu, que, si l'on en
avait quelques géomètres, en si petit nombre
d'éléments et dans tous les temps, on
pourrait qui le sache en effet. Il sera aisé
à dire à ceux qui auront parfaite-
ment vu ce que j'en ai dit ; s'ils ne l'ont

Mais
et qu'elles aient assu-
enraciner et s'y affermir, ils sentent
y a de différence entre ce qui est dit ici et ce
quelques logiciens en ont peut-être écrit d'appro-
chant au hasard, en quelques lieux de leurs ou-
vrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent
combien il y a de différence entre deux mots sem-
blables, selon les lieux et les circonstances qui les
accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux
personnes qui ont lu et appris par cœur le même
livre le sachent également; si l'un le comprend
en sorte qu'il en sache tous les principes, la force
des conséquences, les réponses aux objections
qu'on peut y faire, et toute l'économie de
l'ouvrage; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles
vaines; semences qui, quoique parées
de fleurs, ne produisent que des arbres si fertiles

comparable auteur de l'*Art de conférer* s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'existence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais il veut étendre l'admiration d'un bon discours à toute personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il vient ; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard ; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira plus on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui désavoue sur l'heure, et qu'on le tirera bien plus de cette pensée meilleure qu'il ne croyoit, que de le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est née en son auteur ; comment, par où, jusqu'où elle se possède : autrement le jugement sera présumé.

Je voudrois demander à des personnes équitables, si ce principe, *la matière est dans une incertitude naturelle, invincible, de penser* ; et celui-ci, *je pense, donc je suis*, sont en effet les mêmes que dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint

ne l'auroit appris que dans la lecture de ce
saint : car je sais combien il y a de différence
écrire un mot à l'aventure, sans y faire un
flexion plus longue et plus étendue, et aper
dans ce mot une suite admirable de conséque
qui prouvent la distinction des natures mat
et spirituelle, pour en faire un principe se
soutenu d'une métaphysique entière, comme
cartes a prétendu faire. Car, sans examiner
réussi efficacement dans sa prétention, je s
qu'il l'ait fait, et c'est dans cette suppositi
je dis que ce mot est aussi différent dans s
d'avec le même mot dans les autres qui
en passant, qu'un homme plein de vie et
d'avec un homme mort.

... dire une chose de soi-même, sans

pas à celui qui en auroit jeté la semence, sans y penser et sans la connoître, dans une terre abondante qui en auroit profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connoître l'excellence ; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paroît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force ; et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là que les logiciens soient entrés dans l'esprit de la géométrie ; et s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, je serai bien éloigné de les mettre en parallèle avec les géomètres qui apprennent la véritable méthode de conduire la raison. Je serai,

sans avoir
dans; et, au lieu de
perte de vue après des recherches
courir à ce qu'elles offrent, et qu'elles ne peuvent
donner; c'est véritablement montrer qu'on n'est
guère clairvoyant, et bien moins que si l'on n'a
voit manqué de les suivre que parcequ'on ne les
avoit pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée
de tout le monde. Les logiciens sont profession d'y
conduire, les géomètres seuls y arrivent; et, hors
de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point
de véritables démonstrations; tout l'art en
renfermé dans les seuls préceptes que nous av
dits; ils suffisent seuls, ils prouvent seuls; to
les autres règles sont inutiles ou nuisibles.
que je sais par une longue expérience de
et de personnes.

à me jugement d

discerner, que de ceux qui, cherchant un grand prix parmi un grand nombre de choses, mais qu'ils ne sauroient pas en distinguer, seroient, en les tenant tous ensemble, de trouver le véritable, aussi bien que celui qui, s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la chose choisie que l'on recherche, et pour laquelle jetoit pas tout le reste.

Un défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par les deux remèdes indiqués. On a composé un autre d'une infinité d'herbes différentes, où les bonnes se trouvent enveloppées, elles demeurent sans effet, par les mauvaises choses de ce mélange.

On découvre tous les sophismes et toutes les fautes des raisonnements captieux, les logiciens ont inventé des noms barbares, qui étonnent ceux qui les entendent; et, au lieu qu'on ne peut dénouer tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant les deux bouts que les géomètres ont marqués, ils en ont marqué un nombre étrange, dans lequel ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils puissent dire lequel est le bon.

Enfin, en nous montrant un nombre de chemins différens, qu'ils disent nous conduire où

DE PASCAL.

qu'il n'y en ait que deux qui
faut savoir marquer en parti-
dra que la géométrie, qui les
ment, ne donne que ce qu'on
x, parcequ'ils donnoient en effet
e, et davantage, sans prendre garde
ent perdoit son prix par son abon-

qu'il ôtoit en ajoutant.
est plus commun que les bonnes choses :
question que de les discerner, et il est cer-
elles sont toutes naturelles et à notre por-
et même connues de tout le monde. Mais on
sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce
est pas dans les choses extraordinaires et bizarres
ue se trouve l'excellence de quelque genre que
gne. Il faut le plus souvent s'abaisser. Les meil-
leurs livres sont ceux que chaque lecteur croit
qu'il auroit pu faire ; la nature, qui seule est
bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles,
étant les véritables, ne doivent être simples, naï-
naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas
Baralipon qui forment le raisonne-
minier l'esprit ; les manières

présou,
me enflure
riture solide et vigou-
cipales qui éloignent
ces connoissances,
rent suivre, est l'
bord que les b
en leur donnant
ries, sublimes
à leur con-
lure.

es et pénibles le remplissent d'une sottise et d'une vanité, par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. L'une des raisons principales qui éloignent le plus ceux qui entrent dans ces connoissances, du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de *grandes, hautes, élevées, sublimes* : cela perd tout. Je voudrais les nommer *basses, communes, familières* : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais les mots d'enflure.

ARTICLE IV.

Connoissance générale de l'homme.

I.

LA première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui

DE PASCAL.

dessous, afin de reconnoître

ne donc pas à regarder simple-
ment l'environnement; qu'il contemple
ce qui est dans sa haute et pleine majesté;
c'est cette éclatante lumière, mise
comme une lampe éternelle pour éclairer l'uni-
verse, à terre lui paroisse comme un point au
milieu d'un vaste tour n'est lui-même qu'un
atome très délicat à l'égard de celui que les astres
environnent dans le firmament embrassent. Mais
notre vue s'arrête là, que l'imagination passe
nature de fournir. Tout ce que nous voyons du
monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'am-
plie étendue de ses espaces. Nous avons beau enfer-
mer nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes
au prix de la réalité des choses. C'est une sphère
infinie dont le centre est par-tout, la circonfé-
rence nulle part. Enfin c'est un des plus grands
caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu,
que notre imagination se perde dans cette pensée.
L'homme, étant revenu à soi, considère ce

comme
ture; et que de
où il se trouve logé
il apprenne à estin
villes, et soi-même

Qu'est-ce que
le comprendre?

prodige aussi
qu'il connoit

à son corps, par e

tristes, des

dans ces

mœurs

des va

ce qu'il

mi

si

si

si

A'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce que lui paroitra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? Qui peut le comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoit les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abime nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie

tion
animaux, et enfin
trouvera ce que les premiers ont
encore dans les autres la même chose, sans fin et
sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles
aussi étonnantes par leur petitesse que les autres
par leur étendue. Car, qui n'admira que notre
corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers,
soit maintenant un colosse, un monde, ou
plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse
où l'on ne peut arriver ?

Qui se considéra de la sorte s'effraiera, sans
doute, de se voir comme suspendu dans la masse
que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes
de l'infini et du néant, dont il est également élé-
mé. Il tremblera dans la vue de ces merveil-
les, sa curiosité se changeant en ad-
miration, et contempler e

iniment éloigné des deux extrêmes; et son est pas moins distant du néant d'où il est de l'infini où il est englouti.

intelligence tient dans l'ordre des choses sensibles le même rang que son corps dans lue de la nature; et tout ce qu'elle peut est d'apercevoir quelque apparence du minis choses, dans un désespoir éternel d'en conni le principe ni la fin. Toutes choses sont du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui oivre ces étonnantes démarches? L'auteur merveilles les comprend; nul autre ne peut

état, qui tient le milieu entre les extrêmes, ve en toutes nos puissances. Nos sens n'aper- rien d'extrême: trop de bruit nous assour- op de lumière nous éblouit, trop de dis- it trop de proximité empêchent la vue, trop ueur et trop de brièveté obscurcissent un rs, trop de plaisir incommode, trop de con- ces déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême , ni l'extrême froid. Les qualités excessives ont ennemies, et non pas sensibles. Nous sentons plus, nous les souffrons. Trop de ie et trop de vieillesse empêchent l'esprit;

Les choses
n'étoient pas, et nous ne sommes
Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre
nos connoissances en de certaines bornes que nous
ne passons pas, incapables de savoir tout, et
d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un
milieu vaste, toujours incertains et flottants entre
l'ignorance et la connoissance; et, si nous pensons
aller plus avant, notre objet branle et échappe à
nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éter-
nelle: rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition
naturelle, et toutefois la plus contraire à notre
inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir
tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'in-
fini. Mais tout notre édifice craque, et la tour
tombe jusqu'aux abîmes.

me, et sans quoi on ne peut le concevoir. Est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

III.

L'homme est si grand que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoit misérable. Un arbre ne se connoit pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connoître misérable; mais aussi c'est être grand que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

IV.

Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, si non un roi dépossédé? Trouvoit-on Paul-Émile malheureux de n'être plus consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été, parceque sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus roi, parceque sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût

ŒUVRES DE PASCAL.

Qui se trouve malheureux de
ne pas être riche? et qui ne se trouve mal-
heureux de ne pas être pauvre? On ne s'est peut-
être de s'affliger de n'avoir pas trois
fois plus, qu'on ne se trouve inconsolable de n'en avoir qu'un.

V.

Il n'y a pas une si grande idée de l'âme de
Dieu que nous ne pouvons souffrir d'en être
privés; et de n'être pas dans l'estime d'une âme;
la félicité des hommes consiste dans cette

estime. D'un côté, cette fausse gloire que les hommes
poursuivent est une grande marque de leur misère
et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur ex-
térieur. Car quelques possessions qu'il ait sur la
terre, de quelque santé et commodité essentielle
qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans
l'estime des hommes. Il estime si grande la raison
de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait dans
le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé
aussi avantageusement dans la raison de l'homme.
C'est la plus belle place du monde : rien ne peut
le détourner de ce desir; et c'est la qualité la plus
précieuse du cœur de l'homme : jusque-là qu'il

ceux qui mépri-
sent les bêtes
et se contredi-
sent; la
toute leur ra-
ison de la grand
convainc

L'hom-
me nature-
pas qu-
peut
pauvre
s'il
est
dans
le
monde

AUX qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes, veulent encore en être admirés, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment; la nature, qui est plus puissante que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme que la raison ne les convainc de sa bassesse.

VI.

L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parcequ'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

VII.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop

VIII.

Que l'homme donc s'estime son
s'aime, car il a en lui une nature
bien; mais qu'il n'aime pas pour cela
qui y sont. Qu'il se méprise, parcequ
cité est vide; mais qu'il ne méprise
cette capacité naturelle. Qu'il se
s'aime : il a en lui la capacité de co
rité, et d'être heureux; mais il n'a p
ou constante, ou satisfaisante. Je
porter l'homme à désirer d'en trou
et dégagé des passions pour la suiv

parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

Les stoïques disent : Rentrez au-dedans de vous-mêmes; et c'est là où vous trouverez votre repos: et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez dehors; et cherchez le bonheur en vous divertissant: et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent: le bonheur n'est ni dans nous, ni hors de nous; il est en Dieu et en nous.

X.

La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incompréhensible; l'autre selon l'habitude, comme l'on juge de la nature du cheval et du chien, par l'habitude d'y voir la course, *et animum arcendi*, et alors l'homme est abject et vil. Voilà les deux voies qui en font juger diversement, et qui font tant disputer les philosophes. Car l'un nie la supposition de l'autre : l'un dit : Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent; l'autre dit : *Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces actions basses.*

ture ; l'instinct

XI.

Je sens que je peux n'avoir point
moi consiste dans ma pensée ; donc
n'aurois point été, si ma mère eût été
que j'eusse été animé. Donc je ne suis
nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel
mais je vois bien qu'il y a dans la
nécessaire, éternel, infini.

ARTICLE

de l'homme ; effets d

lité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détachons plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infame. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

II.

L'orgueil contre-pèse toutes nos misères. Car ou il les cache ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître. Il nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

III.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante *et veut avoir ses admirateurs* : et les philoso-

SCAL.

... qui écrivent contre
... oire d'avoir bien écrit;
... tent avoir la gloire de
... ceci, j'ai peut-être cette
... ceux qui le liront l'auront

IV.

... e toutes nos misères qui nous
... nous tiennent à la gorge, nous
... t que nous ne pouvons réprimer,

V.

... nmes si présomptueux, que nous vou-
... e connus de toute la terre, et même des
... viendront quand nous ne serons plus;
... sommes si vains, que l'estime de cinq ou
... rsonnes qui nous environnent nous amuse
... us contente.

VI.

La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent
... veut savoir que pour en parler. On ne voya-
... la mer pour ne jamais en rien dire

s'en en

On ne se soucie p
... où l'on ne fait que
... demeurer un peu
... bien de temps fr
... notre durée vai

La nature
... main est d
... que soi. A
... que cet c
... de naïsè
... à vent
... vent i
... zoms
... des
... se

et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

VII.

On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on doit y demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

VIII.

La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi, et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne sauroit empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères: il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer. Car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de

s défauts. —
ant la détruire en elle —
qu'il peut, dans sa connoissance —
autres; c'est-à-dire qu'il met toute son apr-
tion à couvrir ses défauts, et aux autres, et à soi-
même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse
voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de dé-
fauts; mais c'est encore un plus grand mal que
d'en être plein et de ne point vouloir les recon-
noître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une
illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les
autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste
qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne
méritent: il n'est donc pas juste aussi que nous les
trompions, et que nous voulions qu'ils nous esti-
ment plus que nous ne méritons.
Ils ne nous découvrent que de
ce nous avons en effe
sint de to

connoissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naitroient d'un cœur qui seroit plein d'équité et de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre en y voyant une disposition toute contraire? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent; et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connoissance est dans lui comme si elle n'y étoit pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il seroit juste, en quelque sorte, qu'il fit à l'égard de tous les hommes! Car est-il juste que nous les trompions?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité: mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parcequ'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de tours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités: nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons

être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parcequ'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parcequ'ils se font haïr. Or ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parcequ'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'ami-

L'homme n'est donc que mensonge et hypocrisie, et en soi-même, gard des autres. Il ne veut pas qu'on lui vérité, il évite de la dire aux autres; et ces dispositions, si éloignées de la justice raison, ont une racine naturelle dans son

ARTICLE VI.

*Foiblesse de l'homme ; incertitude de ses
sances naturelles.*

I.

trouve déçu à toute heure; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

II.

La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-temps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux : les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ?

ne l'est pas toujours; car elle seroit reg-
ble de la vérité, si elle l'étoit infaillible
songe. Mais, étant le plus souvent faus
donne aucune marque de sa qualité, ma
même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de
qui se plaît à la contrôler et à la domi
montrer combien elle peut en toutes cho
bli dans l'homme une seconde nature.
heureux et ses malheureux; ses sains, se
ses riches, ses pauvres; ses fous et ses
rien ne nous dépite davantage que de v
remplit ses hôtes d'une satisfaction beau
pleine et entière que la raison; les h
imagination se plaisant tout autrement
mêmes que les prudents ne peuvent re

ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contents, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione regina del mondo*. J'y souscris sans le connoître, sauf le mal, s'il y en a.

IV.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et en parlant des soldats: Ils sont bien fous, dit-on; et les autres, au contraire: Il n'y a rien de grand que la guerre; le reste des hommes sont des coquins. A

V.

Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt: si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parcequ'il nous afflige; et, s'il nous est

agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et nous pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

VI.

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continues, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a

Cromwell alloit
famille royale étoit perdue, et la sienne a j
puissante, sans un petit grain de sable qui se mit
dans son urètre. Rome même alloit trembler sous
lui; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs,
mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abais-
sée, et le roi rétabli.

VIII.

On ne voit presque rien de juste ou d'injuste,
qui ne change de qualité en changeant de climat.
Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute
la jurisprudence. Un méridien décide de la vé-
rité, ou peu d'années de possession. Les lois fon-
damentales changent. Le droit a ses époques.
Une mauvaise justice, qu'une rivière ou une mon-
tagne de Pyrénées, erreur

pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parcequ'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil amplius nostri est; quod nostrum dicimus, artis est; ex senatusconsultis et plebiscitis crimina exercentur; ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps; la coutume fait toute l'équité, par cela seul qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe, l'anéantit; rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes; qui leur obéit, parcequ'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si foible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à

contempler les prodiges
il admirera qu'un siècle lui ait tant
pompe et de révérence. L'art de bouleverser les
États est d'ébranler les coutumes établies, en son-
dant jusque dans leur source pour y remarquer
leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on,
recourir aux lois fondamentales et primitives de
l'État, qu'une coutume injuste a abolies; et c'est
un jeu sûr pour tout perdre : rien ne sera juste à
cette balance. Cependant le peuple prête aisément
l'oreille à ces discours : il secoue le joug dès qu'il
le reconnoit; et les grands en profitent à sa ruine,
et à celle de ces curieux examinateurs des cou-
tumes reçues. C'est pourquoi le plus sage des lé-
gislateurs disoit que, pour le bien des hommes,
il faut les piper; et un autre, bon politicien, disoit
qu'il faut les ignorer, *expedit q*
sécurité de l'

planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs ne sauroient en soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, emportent la raison hors des gonds ?

XI.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances, qui ne blessent que l'imagination des foibles ? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat.

XII.

Le grand homme du monde n'est
rien, qu'il ne soit sujet à être trou-
blé d'un tintamarre qui se fait autour de
lui : le bruit d'un canon pour empê-
cher qu'il ne s'égare ; il ne faut que le bruit d'une gi-
poulie. Ne vous étonnez pas s'il
est si peu à présent ; une mouche bour-
rue : c'en est assez pour le rendre
sans conseil. Si vous voulez qu'il
soit en vérité, chassez cet animal qui
l'empêche d'être en échec, et trouble cette puis-
sance qui gouverne les villes et les

XIII.

Le cœur est un des principaux organes de la
religion ; qu'elle forme la croyance ; mais
ces idées paroissent vraies ou fausses,
selon où on les regarde. La volonté,
qui est une plus qu'à l'autre, détourne
et fautive les qualités de celle qu'elle
voit ainsi l'esprit, marchant d'une pièce
qui s'arrête à regarder la face qu'elle



PREMIÈRE PARTIE, ART. VI.

me; et en jugeant par ce qu'il y voit, insensiblement sa croyance suivant l'inclination de la volonté.

XIV.

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gâtent le jugement sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement ne doute point que les petites n'y fassent in proportion à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un avocat, bien payé par un client, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! par une autre bizarrerie de l'esprit humain nous savons que les juges, qui, pour ne pas tomber dans cet aveu propre, ont été les plus injustes du monde contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parents.

XV.

L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à

XVI.

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

XVII.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous amuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou témé-
rairement après les nouvelles.

le vide possible ; c'est une illusion de vos sens , fortifiée par la coutume , qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire : Parce-qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide , on a corrompu votre sens commun , qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé , les sens , ou l'instruction ?

XVIII.

Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent n'est , dans son origine , que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement : mille accidents le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'ôte.

XIX.

Qu'est-ce que nos principes naturels , sinon nos principes accoutumés ? Dans les enfants , ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères , comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres prin-

Les pères craignent que l'effacement des coutumes ne s'efface. Quelle est donc cette coutume jetée à être effacée? La coutume est une nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une coutume, comme la coutume est une nature.

X X.

Si nous rêvions toutes les nuits la mort, elle nous affecterait peut-être autant qu'elle nous voyons tous les jours. Et j'étais sûr de rêver toutes les nuits, pendant longtemps, qu'il est roi, je crois qu'il est



voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, et on appréhenderoit de dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer réellement dans de tels malheurs. En effet ces rêves feroient à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parceque les songes sont tous différens et se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue et égale, qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; et alors on dit : Il me semble que je rêve; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

X X I.

Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux : mais nous le supposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle

mité d'...
convaincant, quoiqu'il y
l'affirmative.

XXII.

Quand nous voyons un effet arriver toujours de
même, nous en concluons une nécessité naturelle,
comme qu'il sera demain jour, etc.; mais souvent
la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses
propres règles.

XXIII.

Plusieurs choses certaines sont contredites;
plusieurs fausses passent sans contradiction:
contradiction n'est marque de fausseté, ni
contradiction n'est marque de vérité.

XXIV.

prend qu

Leurs recherches. Car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la multitude et la délicatesse de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres, qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers.

On voit, d'une première vue, que l'arithmétique seule fournit des principes sans nombre, et chaque science de même.

Mais si l'infinité en petitesse est bien moins visible, les philosophes ont bien plutôt prétendu y arriver; et c'est là où tous ont choppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, des *Principes des choses*, des *Principes de la philosophie*, et autres semblables, aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *de omni scibili* ¹.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'incon-

¹ C'est le titre des thèses que Jean Pic de La Mirandole soutint avec grand éclat à Rome, à l'âge de vingt-quatre ans.

...
au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.
Ce milieu, qui nous est échu, étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné des extrêmes ? Et la durée de notre plus longue vie n'est-elle pas infiniment éloignée de l'éternité ?

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoit. Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent, pour l'ordinaire, le train du monde; les autres le méprisent et en sont méprisés.

XXVI.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder: et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un et dans l'autre; et il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de

le tout ? Il aspirera peut-être à connaître
les parties avec lesquelles il a de la part
Mais les parties du monde ont toutes un rap-
port et un tel enchaînement l'une avec l'autre
je crois impossible de connoître l'une sans
et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport
qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le
de temps pour durer, de mouvement pour
d'éléments pour le composer, de chaleur
pour le nourrir, d'air pour respirer
la lumière, il sent les corps, enfin il est
sous son alliance.

Il faut donc, pour connoître l'homme
d'où vient qu'il a besoin d'air pour survivre
pour connoître l'air, il faut savoir par

aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible, qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître en détail les parties.

Et ce qui achève peut-être notre impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'ame et de corps : car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle, et quand on prétendroit que nous fussions simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière puisse se connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit et de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclina-

Et
comme en un lieu, -
ment d'une place à une autre, qui
qui n'appartiennent qu'aux corps, etc.

Au lieu de recevoir les idées des choses en
nous, nous teignons des qualités de notre être
composé toutes les choses simples que nous con-
templons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes
choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là n'
seroit bien compréhensible? C'est néanmoins
chose que l'on comprend le moins. L'homme
à lui-même le plus prodigieux objet de la nature,
car il ne peut concevoir ce que c'est que corps
encore moins ce que c'est qu'esprit, et
qu'aucune chose comment un corps peut
avec un esprit. C'est là le comble de ses di-
c'est son propre être : M
comprendi

PREMIÈRE PARTI

ineffaçables sans la grace. R
vérité : tout l'abuse. Les deux
la raison et les sens , outre q
vent de sincérité , s'abusent ré
l'autre. Les sens abusent la rai
apparences ; et cette même pip
portent , ils la reçoivent d'elle
s'en revanche. Les passions de l'a
sens , et leur font des impression
mentent , et se trompent à l'envi.

ARTICLE VII.

Misère de l'homme.

I.

RIEN n'est plus capable de nous faire en
connoissance de la misère des homme
sidérer la cause véritable de l'agitatio
le dans laquelle ils passent leur vie.
'ame est jetée dans le corps pour y faire
de peu de durée. Elle sait que ce n'est
re à un voyage éternel , et qu'elle n'a q

l'incommode si fort et l'ennui, qu'elle ne songe qu'à le perdre. C'est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son temps est de s'oublier soi-même, et de laisser couler son temps si court et si précieux sans réflexion s'occupant des choses qui l'empêchent d'y per

C'est l'origine de toutes les occupations vaines des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels n'a, en effet, pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir même; et d'éviter, en perdant cette partie de sa vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui se produiroit nécessairement l'attention que

l'âme donne pendant ce temps-là.

joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices, et des arts. On les charge d'affaires : on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune et leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verroient et ils penseroient à eux-mêmes ; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de *le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.*

passions et d'entreprises ~~par~~
j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes
vient de ne savoir pas se tenir en repos dans un
chambre. Un homme qui a assez de biens pour
vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit
pas pour aller sur la mer, ou au siège d'une place
et si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on
auroit peu de besoin de ces occupations si dange-
reuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'
trouvé que cet éloignement que les hommes ont
du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient
d'une cause bien effective; c'est-à-dire du mal-
heur naturel de notre condition foible et mortelle
et si misérable que rien ne peut nous consoler
rien ne nous empêche d'y penser. et

concilier l'homme avec soi-même en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de soi-même supportable ; et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie, qui doit entièrement l'en délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos, qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme, qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi ; parceque, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un

par nécessité dans les vices ~~et~~
et, si on ne l'occupe hors de lui, le
rement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas
d'elle-même pour rendre celui qui l
reux par la seule vue de ce qu'il e
encore le divertir de cette pensée c
du commun? Je vois bien que c
homme heureux que de le détour
de ses misères domestiques, pour r
pensée du soin de bien danser. Ma
même d'un roi? et sera-t-il plus l
tachant à ces vains amusements «

sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne pas leur laisser une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne man-

De là vient que tant de gens
au jeu, à la chasse, et aux autres divertissemens
qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y
ait, en effet, du bonheur dans ce que l'on peut
acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'i-
magine que la vraie béatitude soit dans l'argent
qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que
l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert.
Ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous
laisse penser à notre malheureuse condition,
qu'on recherche, mais le tracas qui nous dé-
tourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le
bruit et le tumulte du monde ; que la prison est
un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de
hommes qui soient capables de souffrir la s

La vérité, une partie de leurs misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables : mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté ne les garantirait pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sauroit les satisfaire, qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain : s'ils répondoient comme ils devoient le faire, s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord; mais ils diroient en même temps qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parcequ'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse : il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine

obtenu cette chose,
plaisir; et l'on ne sent pas
de sa cupidité. On croit chercher
le repos, et l'on ne cherche, en effet
tation.

Les hommes ont un instinct secret
à chercher le divertissement et l'occ
dehors, qui vient du ressentiment de
continue. Et ils ont un autre ins
qui reste de la grandeur de leur premi
qui leur fait connoître que le bonh
effet, que dans le repos. Et de ces
contraires, il se forme en eux un
qui se cache à leur vue dans le fo
qui les porte à tendre au repos p
à se figurer toujours que la satisfa

on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi, lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, eu jouissant dès-lors de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues, il lui donnoit un conseil qui souffroit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires ; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde ; et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son ministre étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si *malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune*

tir. De sorte qu'à le considerer serieuse est encore plus à plaindre de ce qu'il pevertir à des choses si frivoles et si basses ce qu'il s'afflige de ses misères effective divertissements sont infiniment moins rais que son ennui.

II.

D'où vient que cet homme qui a perd peu son fils unique, et qui, accablé de de querelles, étoit ce matin si troublé, plus maintenant? Ne vous en étounez p tout occupé à voir par où passera un ce chiens poursuivent avec ardeur depuis si Il n'en faut pas davantage pour l'homme nlein de tristesse au'il soit. Si l'on peut ■

venir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, indignes de son application, et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son ame, mais de son dérèglement; c'est un ris de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et les divertissements. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parceque l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation du corps? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qui n'avoit pu l'être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent à remarquer toutes ces choses, nou

penser des autres qu'ils ne le seroient
avoient cette connoissance.

III.

Tel homme passe sa vie sans ennui
tous les jours peu de chose, qu'on r
heureux en lui donnant tous les ma
qu'il peut gagner chaque jour, à con
point jouer. On dira peut-être que c'
ment du jeu qu'il cherche, et non
Mais qu'on le fasse jouer pour rie
échauffera pas, et s'y ennuiera. Ce n'
l'amusement seul qu'il cherche: un
languissant et sans passion l'ennuiera.
s'y échauffe, et qu'il se pique lui-m
magnant qu'il seroit heureux de pa

des hommes ne sont pas seulement bas; ils sont encore faux et trompeurs; c'est-à-dire qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil, et d'une infinité d'autres vices: et ils ne nous soulagent dans nos misères qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui; et cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

IV.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le ca-

ment de la nature.

l'ennui, qui est son mal le plus ~~grand~~
quelque sorte, son plus grand bien
peut contribuer plus que toutes choses
à chercher sa véritable guérison; et ce
détachement, qu'il regarde comme son
bien, est, en effet, son plus grand mal.
L'ennui l'éloigne plus que toutes choses de
le remède à ses maux : et l'un et l'autre
est une preuve admirable de la misère et de la
condition de l'homme, et en même tems
de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie
que parce qu'il cherche cette multitude d'occupations
qu'il a l'idée du bonheur qu'il a
ne trouvant point en soi, il le cherche
~~dans~~ dans les choses extérieures, sans

eux, parcequ'ils joignent à l'état où nous
nes les plaisirs de l'état où nous ne sommes
et quand nous arriverions à ces plaisirs,
ne serions pas heureux pour cela, parce-
nous aurions d'autres desirs conformes à un
tel état.

VI.

u'on s'imagine un nombre d'hommes dans les
nes, et tous condamnés à la mort, dont les
étant chaque jour égorgés à la vue des autres,
; qui restent voient leur propre condition
; celle de leurs semblables, et, se regardant
ins les autres avec douleur et sans espérance,
ident leur tour; c'est l'image de la condition
hommes.

ARTICLE VIII.

Raisons de quelques opinions du peuple.

I.

BRINAI ici mes pensées sans ordre, et non pas

peuple sont très saines; que...
vain qu'on le dit; et ainsi l'opinion q
celle du peuple sera elle-même détrui

II.

Il est vrai, en un sens, de dire
monde est dans l'illusion : car encore
nions du peuple soient saines, elle
pas dans sa tête, parcequ'il croit q
est où elle n'est pas. La vérité es
leurs opinions, mais non pas au p
le figurent.

III.

Le peuple honore les personnes f
Des demi-habiles les mériés

tion qui les fait honorer par les habiles; parce-qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi vont les opinions se succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

IV.

Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser le mérite; car tous diroient qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr.

V.

Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions? est-ce qu'elles sont plus saines? non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la racine de diversité.

VI.

*L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination
régne quelque temps, et cet empire est doux et*

VII.

Que l'on a bien fait de distinguer le par l'extérieur plutôt que par les qu rieures ! Qui passera de nous deux ? qu place à l'autre ? le moins habile ? Mais j habile que lui. Il faudra se battre su quatre laquais, et je n'en ai qu'un : sible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à m et je suis un sot si je conteste. Not paix par ce moyen ; ce qui est le plus biens.

VIII.

La coutume de voir les rois acco gardes, de tambours, d'officiers, et t

naire jointe. Le monde, qui ne sait pas que cet effet a son origine dans cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle; et de là ces mots: *Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc.*

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et la plus importante chose du monde a pour fondement la foiblesse: et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera foible; ce qui est fondé sur la seule raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

IX.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'em-maillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis; tout cet appareil auguste étoit nécessaire: et si les médecins n'avoient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés, et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas

extraordinaires pour paroître tels ; mais
accompagner de gardes et de hallebard
gues armées , qui n'ont de mains et de
pour eux : les trompettes et les tam
marchent au-devant , et ces légions qu
ronnent , font trembler les plus ferme
pas l'habit seulement , ils ont la force.
avoir une raison bien épurée pour regar
un autre homme le grand-seigneur
dans son superbe sérail de quarante :
saires.

Si les magistrats avoient la véritable
les médecins avoient le vrai art de gué
roient que faire de bonnets carrés. La
ces sciences seroit assez vénérable d

en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes de grands emplois.

X.

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison.

Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc., mais tout le monde ne voit pas la règle des partis qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, et qui ne voient pas les causes, sont, à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, et les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

qu'un esprit boiteux nous

qu'un boiteux reconnoît que nous allons vers
qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui
tons; sans cela nous en aurions plus de pitié
de colère.

Épictète demande aussi pourquoi nous ne
fâchons point si on dit que nous avons mal
tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit
nous raisonnons mal, ou que nous choisis
mal. Ce qui cause cela, c'est que nous son
bien certains que nous n'avons pas mal à la
et que nous ne sommes pas boiteux. Mais n
sommes pas aussi assurés que nous choisis
vrai. De sorte que, n'en ayant d'assuran
cause que nous le voyons de toute not
un autre voit de toute sa vue le c

XII.

Le respect est, Incommodez-vous : cela est vain en apparence, mais très juste ; car c'est dire : Je m'incommoderois bien, si vous en aviez besoin, puisque je le fais sans que cela vous serve : outre que le respect est pour distinguer les grands. Or, si le respect étoit d'être dans un fauteuil, on respecteroit tout le monde, et ainsi on ne distingueroit pas ; mais étant incommodé, on distingue fort bien.

XIII.

Être brave ¹ n'est pas trop vain ; c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi ; c'est montrer, par ses cheveux, qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc., par son rabat, le fil et le passément, etc.

Or ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnois, d'avoir plusieurs bras à son service.

XIV.

Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept

¹ bien mis.

Montaigne est plaisant de ne pas voir la différence il y a d'admirer qu'on y en trouve d'en demander la raison.

XV.

Le peuple a des opinions très saines, par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la comédie plutôt que la poésie : les demi-savants s'en vantent, et triomphent à montrer là-dessus sa faiblesse, mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, ils ont tort. Il fait bien aussi de distinguer les hommes par le dehors, comme par la naissance et le rang : le monde triomphe encore à montrer que cela est déraisonnable ; mais cela est raisonnable.

XVII.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre : Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, et nous vous estimerons de même.

XVIII.

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus: et si on m'aime pour mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non; car je puis perdre ces qualités sans cesser d'être. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'ame? Et comment aimer le corps ou l'ame, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait ce moi, puisqu'elles sont périssables? car aimeroit-on la substance de

il faut dire que c'est l'absence
fait la personne.

XIX.

Les choses qui nous tiennent le plus au
ne sont rien le plus souvent; comme, par exe
de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un
que notre imagination grossit en montagn
autre tour d'imagination nous le fait déc
sans peine.

XX.

Ceux qui sont capables d'inventer son
ceux qui n'inventent point sont en plu
nombre, et par conséquent les plus for
pour l'ordinaire. ils refusent #

naires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; et l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connoissent le prix.

ARTICLE IX.

Pensées morales détachées.

I.

TOUTES les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font; mais presque personne ne le fait pour la religion. Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes; mais, cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie. Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. Qu'on en marque les limites; il n'y a point de bornes dans les choses : les

PASCAL.

et l'esprit ne peut le souffrir.

II.

Commande bien plus impérieusement : car, en désobéissant à l'un, on désobéit à l'autre ; et, en désobéissant à l'autre,

III.

ne tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez-vous de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous suriez de ce côté je serois un assassin, et si vous étiez injuste de vous tuer de la sorte ; mais si vous demeurez de l'autre côté, je suis un assassin et cela est juste.

IV.

Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils croient la suivre ; comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont

point d'...

Comme la mort est la justice. Si l'homme n'a pas la justice, il n'a pas la vie générale de tous les hommes : Que cherchons-nous ? L'éclat de la gloire pour les peuples, pour modifier les fantaisies du monde.

La
nos
pou
cra



PREMIÈRE PARTIE, ART. IX

**ans le vaisseau ; mais où trouver
point dans la morale ?**

V.

**Comme la mode fait l'agrément, a
la justice. Si l'homme connoissoit r
justice, il n'auroit pas établi cette ma
générale de toutes celles qui sont par
mes : Que chacun suive les mœurs d
l'éclat de la véritable équité auroit a
les peuples, et les législateurs n'auroi
pour modèle, au lieu de cette justice
les fantaisies et les caprices des Perses
mands ; on la verroit plantée par tous
monde, et dans tous les temps.**

VI.

**La justice est ce qui est établi ; et
nos lois établies seront nécessairem
pour justes sans être examinées, puis
établies.**

VII.

**Les seules règles universelles sont
pays, aux choses ordinaires ; et la p
autres. D'où vient cela ? de la force q**

ils ont la force
et la réalité de leurs

leurs fins est juste. Mais,
soit forcé d'obéir à
la force; ne pouvant
résister à la force, afin que
ils soient ensemble; et que la
fin soit vraiment bien. *Summum*

la bonne voie, parcequ'elle
est forcée pour se faire obéir;
par des hommes moins habiles.
On ne met pas la force entre les
mains comme la force ne
peut on veut, parceque c'
est au lieu que la justice est
ce qu'on dispose comme
la justice entre les mains
de celle *justice* ce qu'il est

IX.
ce qui est juste soit suivi

nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la puissance sans la justice est tyrannique. La justice sans la force est contredite, parcequ'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à disputes : la force est très reconnoissable, et sans dispute. Ainsi on n'a qu'à donner la force à la justice. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

X.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même temps qu'il doit obéir parcequ'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parcequ'ils sont justes, mais parcequ'ils sont supérieurs. Par là toute sédition est prévenue, si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

on ne les quitteroit jamais : au lieu que, ~~quand~~
fait dépendre leur justice d'autre chose, il est
de la rendre douteuse ; et voilà ce qui fait que
peuples sont sujets à se révolter.

XII.

Quand il est question de juger si on doit faire
la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant
d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul
en juge, et encore intéressé : ce devroit être
tiers indifférent.

XIII.

Ces discours sont faux et tyranniques : Je
suis fort, donc on doit me craindre ; Je suis fort,
donc on doit me craindre ; Je suis fort,

la science, etc. On doit rendre ces devoirs-là; on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyran de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas; Il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas. La tyrannie consiste au desir de domination universelle et hors de son ordre.

XIV.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

XV.

Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre : quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par le retour.

XVI.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs et de dehors : et ainsi il est dépendant, et par

L'extrême esprit est ~~accusé~~
l'extrême défaut. Rien ne passe p
médiocrité. C'est la pluralité qui a
qui mord quiconque s'en échapp
bout que ce soit. Je ne m'y obstine
sens qu'on m'y mette; et si je refu
bout, ce n'est pas parcequ'il est b
qu'il est bout; car je refuserois de n
mit au haut. C'est sortir de l'huma
tir du milieu : la grandeur de l'am
siste à savoir s'y tenir; et tant
grandeur soit d'en sortir, qu'elle
sortir.

XVIII.

de brodeur. Ils ne sont point appelés ni poètes, ni géomètres ; mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage ; mais alors on s'en souvient : car il est également de ce caractère, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon mathématicien, dira-t-on ; mais je n'ai que faire de mathématiques. C'est un homme qui entend bien la guerre ; mais je ne veux la faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

XIX. .

Quand on se porte bien, on ne comprend pas

COM-
quand on l'est,
mal y résout. On n'a plus
des divertissements et des promeu-
santé donnoit, et qui sont incompatibles avec
nécessités de la maladie. La nature donne a
des passions et des desirs conformes à l'état
sent. Ce ne sont que les craintes que nous
donnons nous-mêmes, et non pas la nature
nous troublent; parcequ'elles joignent à l'
nous sommes les passions de l'état où
sommes pas.

X X.

Les discours d'humilité sont matière
aux gens glorieux, et d'humilité a
Ainsi ceux de pyrrhonisme et de de
d'affirmation aux affirmatifs. Pe
...é humblement; J
...te er

bles. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues; et ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite; car c'est là le plus beau, d'avoir voulu les cacher.

XXII.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

XXIII.

Le *moi* est haïssable : ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous; car en agissant, comme nous faisons, obligamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssoit dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parcequ'il est injuste, et qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il veut les asservir; car chaque *moi* est l'ennemi, et voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non

juste, et ne pouvez plaire qu'aux in

XXIV.

Je n'admire point un homme qui
vertu dans toute sa perfection, s'il ne
même temps, dans un pareil degré,
posée, tel qu'étoit Épaminondas, qui
trême valeur jointe à l'extrême bénign
tremement ce n'est pas monter, c'est tor
montre pas sa grandeur pour être er
mité, mais bien en touchant les deux
remplissant tout l'entre-deux. Mais p
ce n'est qu'un soudain mouvement
l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'
mais en effet qu'en un point, comme

Peu de chose nous console, parceque peu de chose nous afflige.

XXVI.

J'avois passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites; mais le peu de gens avec qui on peut en communiquer m'en avoit dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant; et je leur ai pardonné de ne point s'y appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

XXVII.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence: comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres comme un point fixe.

XXVIII.

Les philosophes se croient bien fins, d'avoir

et *sustine* plutôt qu'en autre ~~chacun~~
direz-vous, tout renfermé en un seul me
mais cela est inutile, si on ne l'explique
qu'on vient à l'expliquer, et qu'on ouvre
cepte qui contient tous les autres, ils en
en la première confusion que vous vouliez
et ainsi, quand ils sont tous renfermés ei
y sont cachés et inutiles; et lorsqu'on veu
velopper, ils reparoissent dans leur confi
turelle. La nature les a tous établis chacu
même; et quoiqu'on puisse les enfermer
l'autre, ils subsistent indépendamment
l'autre. Ainsi toutes ces divisions et ces
guère d'autre utilité que d'aider la même
servir d'adresse pour trouver ce qu'ils y

cette vérité. Il se contente de cela, parcequ'il voit qu'il ne se trompoit pas, et qu'il manquoit seulement à voir tous les côtés. Or on n'a pas de honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne peut se tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

XXX.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

XXXI.

Les grands et les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries et mêmes passions; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvements.

XXXII.

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

XXXIII.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air et séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les enfants, que les bêtes.

XXXIV.

C'est le combat qui nous plaît, et non pas la victoire. On aime à voir les combats de son

non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que vouloit-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle est arrivée, on en est soulé. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi dans la comédie les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutales.

XXXV.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste; et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

XXXVI.

Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre!

sara et par adresse, et
d'en dire à dessein, c'est ce qui n'
table, et d'en dire de telles que c

XXXVII.

Plaindre les malheureux n'est
concupiscence; au contraire, on
pouvoir se rendre ce témoignage
de s'attirer la réputation de tend
en coûte rien: ainsi ce n'est pas q

XXXVIII.

Qui auroit eu l'amitié du roi d
roi de Pologne, et de la reine de
cru pouvoir manquer de retrai
monde?

aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit quelquefois d'une même chose.

X L.

Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits et de pieux, dont chacun doit régner chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner par-tout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants; elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

X L I.

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.
Ils aiment mieux la mort que la paix : les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît si fort et si naturel.

X L II.

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre sans corrompre son jugement

traire. Il vaut mieux ne rien dire, que
selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce
alors, et selon que les autres circonstanc
on n'est pas auteur l'auront disposé;
que ce silence ne fasse aussi son effet
tour et l'interprétation qu'il sera en h
donner; ou selon qu'il conjecturera de l
sage ou du ton de la voix : tant il est
monter un jugement de son assiette nat
plutôt, tant il y en a peu de fermes et c

XLIII.

Montaigne a raison : la coutume doit
vie, dès-là qu'elle est coutume, et qu'elle
établie, sans examiner si elle est raiso
non; cela s'entend toujours de ce qui

son et de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

XLIV.

La science des choses extérieures ne nous consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures.

XLV.

Le temps amortit les afflictions et les querelles, parcequ'on change, et qu'on devient comme une autre personne. Ni l'offensant, ni l'offensé ne sont plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverroit après deux générations. Ce sont encore les François, mais non les mêmes.

XLVI.

Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. Qui voudra connoître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sais quoi* (CORNEILLE); et les effets en sont effroyables.

...
changé.

XLVII.

César étoit trop vieux, ce me semble, s'amuser à conquérir le monde. Cet étoit bon à Alexandre : c'étoit un jeu qu'il étoit difficile d'arrêter ; mais C étoit plus mûr.

XLVIII.

Le sentiment de la fausseté des plaisirs et l'ignorance de la vanité des plaisirs causent l'inconstance.

L.

Mon humeur ne dépend guère du temps. J'ai mon brouillard et mon beau temps au-dedans de moi; le bien et le mal de mes affaires mêmes y font peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune; et la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement, au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent et le dégoûté dans la bonne fortune.

L I.

En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée; car je ne tends qu'à connoître mon néant.

L II.

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement; comme, par exemple, les voleurs, etc.

L III.

Le chien est à moi, disoient ces pauvres enfans; et là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

L IV.

Vous avez mauvaise grace; excusez-moi, s'il is plaît. Sans cette excuse, je n'eusse pas aperçu il y eût d'injure. Révérence parler, il n'y a de uvais que l'excuse.

L V.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote avec de grandes robes, et comme des personnes toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis : et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, c'a été en se jouant et pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

L VI.

L'homme aime la malignité : mais ce n'est pas

contre
superbe
tremment

L'épi
rien, pa
que doi
Tout ce
Ambitio
qui ont
aux am

Je me
vous ai
envoyer
l'on m'

Un
pour
d'eux
qu'il
qu'

contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; et c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien, parcequ'elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta* ¹. Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres, et non aux ames barbares et inhumaines.

LVII.

Je me suis mal trouvé de ces compliments : Je vous ai donné bien de la peine; Je crains de vous ennuyer; Je crains que cela ne soit trop long : ou l'on m'entraîne, ou l'on m'irrite.

LVIII.

Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir un; mais qu'ils choisissent bien. Car s'ils font tous leurs ef-

¹ Horat. Art. poet.

LIX.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous
dites point.

L X.

Qu'on ne se moque pas de ceux qui se
norent par des charges et des offices, car o
personne que pour des qualités emprunté
les hommes se haïssent naturellement. Je
fait que, s'ils savoient exactement ce qu
les uns des autres, il n'y auroit pas qu
dans le monde. Cela paroît par les qu
causent les rapports indiscrets qu'on q
quefois.

L X I.

monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable!

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement et sans la pensée de l'avenir? Mais ôtez-leur leurs divertissements, vous les voyez sécher d'ennui; ils sentent alors leur néant sans le connoître. Car c'est être bien malheureux que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être pas diverti.

LXIII.

Chaque chose est vraie en partie, et fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira que l'homicide est mauvais : oui; car nous connoissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon? La chasteté? Je dis que non : car le monde finiroit. Le mariage? Non : la continence vaut mieux. De ne point tuer? Non : car les désordres seroient hor-

L X I V .

Le mal est aisé, il y en a une presque unique. Mais un certain aussi difficile à trouver que ce qu'et souvent on fait passer à cette matriculier pour bien... Il faut même d'ame extraordinaire pour y arriver bien.

L X V .

Les cordes qui attachent les uns envers les autres sont, en général de nécessité. Car il faut qu'il y ait des liens : tous les hommes voulant le bien ne le pouvant pas, mais quelques

vous prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal, ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien sans être touché du mal contraire auroit trouvé le point.

ARTICLE X.

Pensées diverses de philosophie et de littérature.

I.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

II.

On peut avoir le sens droit et ne pas aller également à toutes choses ; car il y en a qui, l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien



si fines qu'il n'y a qu'une seule
puisse y aller; et ceux-là ne
grands géomètres; parcequ
prend un grand nombre de
nature d'esprit peut être te
pénétrer peu de principes ju
ne puisse pénétrer les cho
de principes.

Il y a donc deux sortes
trer vivement et profondé
des principes, et c'est là l'e
de comprendre un grand
sans les confondre, et c'e
trie. L'un est force et di
est étendue d'esprit. Or l'
... peut être for

commun; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais, pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein; et il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue; mais il faut l'avoir bonne; car les principes en sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes; et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seroient donc fins s'ils avoient la vue bonne; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent; et les esprits fins seroient géomètres s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont



geometrie, et a ne raisonne
vu et manie leurs principe
les choses de finesse, ou le
sent pas ainsi manier. On l
sent plutot qu'on ne les vo
finies a les faire sentir a c
pas d'eux-memes: ce sont
cates et si nombreuses, qui
lie et bien net pour les s
le plus souvent les demor
en geometrie; parcequ'on
les principes, et que ce s
de l'entreprendre. Il faut
chose d'un seul regard,
raisonnement, au moins j
et ainsi il est rare que le

par les principes; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art; car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins, au contraire, ayant accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où, pour entrer, il faut passer par des définitions et des principes stériles, et qu'ils n'ont pas accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins, ni géomètres.

Les géomètres, qui ne sont que géomètres, ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et par principes: autrement ils sont faux et insupportables; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les esprits fins, qui ne sont que fins, ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues *dans le monde et dans l'usage.*

certaines choses, ~~des exemples~~
pourroit prendre ces choses pour pr
exemples : ce qui ne laisse pas de faire
car, comme on croit toujours que la dif
à ce qu'on veut prouver, on trouve les
plus clairs. Ainsi, quand on veut mo
chose générale, on donne la règle pa
d'un cas. Mais, si on veut montrer un
culier, on commence par la règle gér
trouve toujours obscure la chose qu'on
ver, et claire celle qu'on emploie à l
car, quand on propose une chose à p
bord on se remplit de cette imagin
est donc obscure; et au contraire, q
doit la prouver est claire, et ainsi
ment

de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, et que sa fantaisie est sentiment; et j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une règle. La raison s'offre; mais elle est pliable à tous sens; et ainsi il n'y en a point.

V.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un : Vous vous ennuyez; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère, car il y a une heure et demie; et je me moque de ceux qui me disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

VI.

Il y en a qui parlent bien, et qui n'écrivent pas de même. C'est que le lieu, les assistants, etc., les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouveroient sans cette chaleur.

moment, si on le voit qu'
toires, et qu'il parloit trop de

VIII.

C'est un grand mal de su
lieu de la règle. Il faut être s
l'exception. Mais néanmoins, c
qu'il y a des exceptions de la
ger sévèrement, mais justeme

IX.

Il y a des gens qui voudroi
parlât jamais des choses dont
autrement on l'accuse de ne r
Mais si les matières qu'il tra
velles. la disposition en est

formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

X.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

XI.


L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

XII.

Ces grands efforts d'esprit où l'ame touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

XIII.

L'homme n'est ni ange, ni bête; et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.



moins chacun a ses fantaisies son propre bien, dans l'idée même qu'il et c'est une bizarrerie qui déconce veulent gagner leur affection.

X V.

Un cheval ne cherche point à se de son compagnon. On voit bien en que sorte d'émulation à la course; n conséquence : car, étant à l'étable, l et le plus mal taillé ne cède pas p avoine à l'autre. Il n'en est pas de mé hommes : leur vertu ne se satisfait pas et ils ne sont point contents s'ils n'en tage contre les autres.

de tout, de bien savoir choisir pour se le former et ne point le gâter ; et on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

XVII.

Lorsque dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne sait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple, la lune, à qui on attribue les changements de temps, le progrès des maladies, etc. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir ; et je ne sais si ce ne lui est point un moindre mal d'être dans l'erreur pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

XVIII.

Si la foudre tomboit sur les lieux bas, les poètes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature manqueroient de preuves.

prouve pas qu'on doit être aimé, en
ordre les causes de l'amour : cela se

Jésus-Christ et saint Paul ont bien
cet ordre du cœur, qui est celui de la
celui de l'esprit ; car leur but principal
d'instruire, mais d'échauffer. Saint
même. Cet ordre consiste principalement
gression sur chaque point qui a rap
pour la montrer toujours.

X X.

Il y en a qui masquent toute la n
point de roi parmi eux, mais un
narque ; point de Paris, mais un
royaume. Il y a des endroits où il

trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il faut les laisser; c'en est la marque, et c'est la part de l'envie qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en cet endroit: car il n'y a point de règle générale.

X X I I.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

X X I I I.

Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, et non les lettres en lettres: ainsi une langue inconnue est déchiffrable.

X X I V.

Il y a un modèle d'agrément et de beauté, qui consiste en un certain rapport-entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agréé: maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, cham-



Comme on dit beauté poétique,
aussi beauté géométrique, et beau.
Cependant on ne le dit point : et
qu'on sait bien quel est l'objet de la
quel est l'objet de la médecine; mais
en quoi consiste l'agrément, qui
poésie. On ne sait ce que c'est qu'
tutel qu'il faut imiter; et, faute d'
sance, on a inventé de certains
siècle d'or, merveille de nos jours,
bel astre, etc.; et on appelle ce ja
tique. Mais qui s'imaginera une
ce modèle verra une jolie dem
verte de miroirs et de chaînes de
de la trouver agréable, il ne p
... parce qu'on sait mieu

XXVI.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable : outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer.

XXVII.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

XXVIII.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui, en voyant un livre, croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *plus poeticè quàm humanè locutus est*. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie.

ouvrage, et ne s'en va pas que
première.

X X X.

Dans le discours, il ne faut
l'esprit d'une chose à une autre, s
délasser: mais dans le temps où c
et non autrement; car qui veut
propos, lasse. On se rebute et o
tant il est difficile de rien obtenir
par le plaisir, qui est la monno
nous donnons tout ce qu'on veu

X X X I.

Quelle vanité que la peinture
miration par la ressemblance de

XXXIII.

Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement ; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue , et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue.

XXXIV.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence : la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règle.

XXXV.

Toutes les fausses beautés que nous blâmons dans Cicéron ont des admirateurs en grand nombre.

XXXVI.

Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher.



X X X V I I I I .

Les rivières sont des chemins
qui portent où l'on veut aller.

X X X I X .

Deux visages semblables, doi
rire en particulier, font rire en
ressemblance.

X L .

Les astrologues , les alchimi
quelques principes , mais ils en
bus des vérités doit être autant
duction du mensonge.


X L I .

ARTICLE XI.

Sur Épictète et Montaigne.

I.

ÉPICTÈTE est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice; qu'il se soumette à lui de bon cœur; et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse: qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux. « Ne dites jamais, dit-il, « J'ai perdu cela; dites plutôt, Je l'ai rendu: Mon « fils est mort, je l'ai rendu: Ma femme est morte, « je l'ai rendue. Ainsi des biens, et de tout le reste. « Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, « direz-vous: pourquoi vous mettez-vous en peine



« tellerie. Vous ne devez pas , di
« sirez que les choses se fassen
« voulez ; mais vous devez voulo
« sent comme elles se font. Souve
« t-il , que vous êtes ici comme u
« vous jouez votre personnage de
« tel qu'il plaît au maître de voi
« vous le donne court , jouez-le c
« donne long , jouez-le long : soy
« autant de temps qu'il lui plaît ;
« ou pauvre , selon qu'il l'a ord
« fait de bien jouer le personn
« donné ; mais de le choisir , c'est
« Ayez tous les jours devant les
« les maux qui semblent les plu
« et jamais vous ne penserez rien

ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le desir de l'homme doivent être de connoître la volonté de Dieu, et de la suivre.

Telles étoient les lumières de ce grand esprit, qui a si bien connu les devoirs de l'homme : heureux s'il avoit aussi connu sa foiblesse ! Mais après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. « Dieu, dit-il, a donné à tout homme les moyens « de s'acquitter de toutes ses obligations ; ces « moyens sont toujours en sa puissance ; il ne faut « chercher la félicité que par les choses qui sont « toujours en notre pouvoir, puisque Dieu nous « les a données à cette fin : il faut voir ce qu'il y a « en nous de libre. Les biens, la vie, l'estime, ne « sont pas en notre puissance, et ne mènent pas à « Dieu ; mais l'esprit ne peut être forcé de croire « ce qu'il sait être faux ; ni la volonté, d'aimer ce « qu'elle sait qui la rend malheureuse : ces deux « puissances sont donc pleinement libres, et par « elles seules nous pouvons nous rendre parfaits, « connoître Dieu parfaitement, l'aimer, lui obéir, « lui plaire, surmonter tous les vices, acquérir « toutes les vertus, et ainsi nous rendre saints

qu'on peut se tuer quand on croit que Dieu nous appelle, et peut croire que Dieu nous appelle, et

II.

Montaigne, né dans un état chrétien, de la religion catholique, et en rien de particulier; mais comme il a cherché une morale fondée sur la raison, au lieu de la foi, il prend ses principes sur une simple supposition, et considère l'homme sans toute révélation. Il met donc toutes ses opinions en doute, si universel et si général; doutant même s'il doute, son incertitude sur elle-même dans un cercle perpétuel de repos: s'opposant également à ceux qui sont certains, et à ceux qui d

assurant au moins qu'il doute; ce qui étant formellement contre son intention, il est réduit à s'expliquer par interrogation; de sorte que ne voulant pas dire, Je ne sais, il dit, Que sais-je? De quoi il a fait sa devise, en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur pyrrhonien. Tous ses discours, tous ses *essais* roulent sur ce principe; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir. Il détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi; mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa croyance.

Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances; il combat, par exemple, ceux qui ont pensé établir un grand remède contre les procès, par la multitude et la prétendue justesse des lois: comme si on pouvoit couper la racine des doutes, d'où naissent les procès! comme s'il y avoit des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude, et captiver les conjectures! Il dit, à cette occasion, *qu'il vaudroit autant soumettre sa cause*

l'ordre de l'Etat, il n'en croit aucun bon. Il veut
soit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut
lement prouver la vanité des opinions les plus
reçues : montrant que l'exclusion de toutes lois
diminueroit plutôt le nombre des différens, que
cette multitude de lois, qui ne sert qu'à l'augmen-
ter, parceque les difficultés croissent à mesure
qu'on les pèse, les obscurités se multiplient par
les commentaires ; et que le plus sûr moyen d'en-
tendre le sens d'un discours est de ne pas l'exa-
miner, de le prendre sur la première apparence :
car, si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dis-
sipe. Sur ce modèle, il juge à l'aventure de toutes
les actions des hommes et des points d'histoire,
tantôt d'une manière, tantôt d'une autre ; suivant
librement sa première vue, et sans contraindre sa
raison, qui n'a, selon



PREMIÈRE PARTIE , ART. X

avec tant d'avantage dans ce doute uni
s'y fortifie également par son triomphe
défaite.

C'est dans cette assiette , toute flotta
chancelante qu'elle est, qu'il combat et
meté invincible les hérétiques de son
ce qu'ils assuroient connoître seuls
sens de l'Écriture; et c'est de là encor
droie l'impiété horrible de ceux qui os
Dieu n'est point. Il les entreprend j
ment dans l'apologie de Raimond de
les trouvant dépouillés volontaireme
révélation, et abandonnés à leur lu
relle, toute foi mise à part, il les i
quelle autorité ils entreprennent de j
Être souverain, qui est infini par sa pr
tion, eux qui ne connoissent vérita
cune des moindres choses de la nature
mande sur quels principes ils s'appuie
presse de les lui montrer. Il examine
qu'ils peuvent produire; et il pénèt
par le talent où il excelle, qu'il mont
de tous ceux qui passent pour les plu
les plus fermes. Il demande si l'ame c
que chose; si elle se connoît elle-même

qui ne soit de l'un...
son propre corps; si elle sait ce qu'elle est
tière; comment elle peut raisonner, si elle est
tière; et comment elle peut être unie à un
particulier, et en ressentir les passions, si elle est
spirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être
ou devant le corps? finit-elle avec lui, ou ne
se trompe-t-elle jamais? sait-elle quand elle
vu que l'essence de la méprise consiste à la r
noître. Il demande encore si les animaux
nent, pensent, parlent : qui peut décider
c'est que le *temps*, l'*espace*, l'*étendue*, l'*étend
ment*, l'*unité*, toutes choses qui nous enve
et entièrement inexplicables; ce que
santé, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*,
dont nous parlons à toute heure; si

étant formées à l'aventure, nos notions ne sont pas incertaines, ou si, étant formées par un être faux et méchant, il ne nous les a pas données fausses pour nous séduire? Montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait si le sens commun, que nous prenons ordinairement pour juge du vrai, a été destiné à cette fonction par celui qui l'a créé? qui sait ce que c'est que vérité? et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connoître? qui sait même ce que c'est qu'un être, puisqu'il est impossible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudroit, pour l'expliquer, se servir de l'être même, en disant, C'est telle ou telle chose? Puis donc que nous ne savons ce que c'est qu'*ame, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien*, ni même l'*être*, ni expliquer l'idée que nous nous en formons; comment nous assurerons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes? Nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes; car ceux-ci peuvent bien être différents, et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

afin Montaigne examine profondément les
 ces ; la géométrie, dont il tâche de montrer
 certitude dans ses axiomes et dans les termes
 elle ne définit point, comme d'*étendue*, de *mou-
 vement*, etc. ; la physique et la médecine, qu'il dé-
 termine en une infinité de façons ; l'histoire, la po-
 litique, la morale, la jurisprudence, etc. De sorte
 que, sans la révélation, nous pourrions croire,
 selon lui, que la vie est un songe dont nous ne
 nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel
 nous avons aussi peu les principes du vrai que
 durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gour-
 mande si fortement et si cruellement la raison dé-
 nuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est
 raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou
 plus ou moins que l'homme, il la fait descendre
 de l'excellence qu'elle s'est attribuée, et la met,
 par grace, en parallèle avec les bêtes, sans lui per-
 mettre de sortir de cet ordre, jusqu'à ce qu'elle
 soit instruite, par son Créateur même, de son rang
 qu'elle ignore : la menaçant, si elle gronde, de
 la mettre au-dessous de toutes, ce qui lui paroît
 aussi facile que le contraire ; et ne lui donnant pou-
 voir d'agir cependant que pour reconnoître sa foi-
 blesse avec une humilité sincère, au lieu de s'é-

le
 je
 ci
 re
 la
 le
 la
 a
 ét
 et
 h
 p
 se
 p
 a



PREMIÈRE PARTIE, ART. XI. 1

lever par une sotte vanité. On ne peut voir, sa joie, dans cet auteur, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et ce révolte si sanglante de l'homme contre l'homme laquelle, de la société avec Dieu où il s'élevoit par les maximes de sa foible raison, le précipite dans la condition des bêtes; et on aimeroit de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance, étant humble disciple de l'Église par la foi, eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avoit si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui ne peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir seulement connoître. Mais il agit, au contraire, en païen : voyons sa morale.

De ce principe, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et en considérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai et le bien, sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on doit en laisser le soin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur ces sujets, et ne pas peur d'y enfoncer en appuyant; prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parcequ'ils sont si peu solides, que, quelque peu que l'on serre la main ils s'échappent ent

DE PASCAL.

vide. Il suit donc le rap-
notions communes, parce-
violence pour les démentir,
gagneroit, ignorant où est le
douleur et la mort, parceque
asse, et qu'il ne veut pas y ré-
raison. Mais il ne se fie pas trop
de crainte, et n'oseroit en con-
ent de véritables maux; vu qu'on
ouvements de plaisir qu'on accuse
quoique la nature, dit-il, parle
« Ainsi je n'ai rien d'extravagant dans
te, poursuit-il; j'agis comme les au-
ut ce qu'ils font dans la sotte pensée
vent le vrai bien, je le fais par un autre
, qui est que les vraisemblances étant
ment de l'un et de l'autre côté, l'exem-
la commodité sont les contre-poids qui
ainent. » Il suit les mœurs de son pays,
ue la coutume l'emporte; il monte son che-
arceque le cheval le souffre, mais sans croire
e soit de droit: au contraire, il ne sait pas
t animal n'a pas celui de se servir de lui.
e fait même quelque violence pour éviter cer-
es vices; il garde la fidélité au mariage, à cause

d
a
li
qu'o
rouc
suen
des
la po
capable
chose,
un repos
sienne est
pour ainsi
et badine
vais, couch
tranquille, d
cherchent la
là seulement
et l'incuriosi
tête bien faite

En lisan
Épictète,
assurément

de la peine qui suit les désordres : la règle de ses actions étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher : fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait autre chose, avec un travail continuel, que de chercher un repos où elle n'arrive jamais ; au lieu que la sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, et pour ainsi dire folâtre : elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons et mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

III.

En lisant Montaigne, et le comparant avec Épictète, on ne peut se dissimuler qu'ils étoient assurément les deux plus grands défenseurs de

DE PASCAL,

tes du monde infidèle, et
re celles des hommes des-
la religion, qui soient en
onséquentes. En effet, que
révélation, que de suivre
aux systèmes? Le premier:
st lui qui a créé l'homme;
e; il l'a créé tel qu'il doit
t devenir heureux : donc
e la vérité, et il est à por-
sagesse jusqu'à Dieu, qui
Second système : L'homme
à Dieu, ses inclinations
est porté à chercher son
s visibles, et même en ce
ix. Tout paroît donc incer-
l'est aussi : ce qui semble
à règle fixe pour les mœurs,
ences.

ême à remarquer dans ces
en quoi les uns et les autres
iose de la vérité qu'ils ont
r, s'il est agréable d'obser-
lesir qu'elle a de peindre
rages où l'on en voit quel-

q
co
p
parv
y ar
prin
il
et des s
épicurie
l'état de
création. I
sa premièr
ont traité l
de réparati
gueil. Les aut
ignorant sa p
comme néces
qui les précip
véritable bien
Ces deux états,
pour voir toute
ment, conduisen
deux vices : à l'os
failliblement pla
grace, puisque, s



ques caractères, parcequ'ils en sont les images, combien plus est-il juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent? C'est la principale utilité qu'on doit tirer de ses lectures.

Il semble que la source des erreurs d'Épictète et des stoïciens d'une part, de Montaigne et des épicuriens de l'autre, est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création. Les uns, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, ont traité la nature comme saine, et sans besoin de réparateur; ce qui les mène au comble de l'orgueil. Les autres, éprouvant sa misère présente, et ignorant sa première dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme et irréparable; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ces deux états, qu'il falloit connoître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices : à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes avant la grace, puisque, s'ils ne sortent point de leurs dés-

C'est donc de ces lumières im-
rive que les uns connoissant l'im-
le devoir, ils s'abattent dans la lâ-
connoissant le devoir sans connoi-
sance, ils s'élèvent dans leur org-
nera peut-être qu'en les alliant
mer une morale parfaite : mais,
paix, il ne résulteroit de leur as-
guerre et une destruction génér-
établissant la certitude, et les au-
uns la grandeur de l'homme, les au-
ils ne sauroient se réunir et se
peuvent ni subsister seuls à cause
ni s'unir à cause de la contrariété c



seigne avec une sagesse véritablement céleste le point où s'accordent les principes opposés, qui paroissent incompatibles dans les doctrines purement humaines. En voici la raison : les sages du monde ont placé les contrariétés dans un même sujet ; l'un attribuoit la force à la nature, l'autre la foiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister ; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différens ; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puissance au secours de Dieu. Voilà l'union étonnante et nouvelle qu'un Dieu seul pouvoit enseigner, que lui seul pouvoit faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable des deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu. C'est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie : et il est difficile de ne pas y entrer, quelque vérité que l'on traite, parcequ'elle est le centre de toutes les vérités ; ce qui paroît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Aussi on ne voit pas comment aucun d'eux pourroit refuser de la suivre. S'ils sont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'évangile, lesquelles ne sont autre

...esse au point, tout la même
mède. Chaque parti y trouve p
et, ce qui est admirable, y trou
lide : eux qui ne pouvoient s'alli
infiniment inférieur!

V.

Les chrétiens ont, en généra
de ces lectures philosophiques. I
tète a un art admirable pour tro
ceux qui le cherchent dans les ch
et pour les forcer à reconnoître q
tables esclaves et de misérables a
impossible d'éviter l'erreur et l
fuient, s'ils ne se donnent sans ré
Montaigne est incomparable non

lumière et de ses égarements, qu'il est difficile après cela d'être tenté de rejeter les mystères, parcequ'on croit y trouver des répugnances : car l'esprit en est si battu, qu'il est bien éloigné de vouloir juger si les mystères sont possibles ; ce que les hommes du commun n'agissent que trop souvent. Mais Épictète, en combattant la paresse, mène à l'orgueil, et pourroit être nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de toute justice qui ne vient pas de la foi. Montaigne est absolument pernicieux, de son côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion, et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il semble qu'en les joignant elles ne peuvent que réussir, parceque l'une s'oppose au mal de l'autre. Il est vrai qu'elles ne peuvent donner la vertu, mais elles troublent dans les vices : l'homme se trouvant combattu par les contraires, dont l'un chasse l'orgueil, et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements, ni aussi les fuir tous.

ARTICLE XII.

la condition des grands.

I.

entrer dans la véritable connoissance de
 condition ¹, considérez-la dans cette image.
 homme fut jeté par la tempête dans une île
 nue, dont les habitants étoient en peine de
 leur roi, qui s'étoit perdu : et comme il
 par hasard, beaucoup de ressemblance de
 et de visage avec ce roi, il fut pris pour lui,
 et reconnu en cette qualité par tout ce peuple.
 D'abord il ne savoit quel parti prendre; mais il se
 résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il re-
 çut donc tous les respects qu'on voulut lui rendre,
 et il se laissa traiter de roi.
 Mais, comme il ne pouvoit oublier sa condition

¹ Pascal adresse la parole à un jeune homme d'une il-
 lustre naissance, Arthus de Gouffier, duc de Roannez.


cher...
 pas. Ainsi il a
 quelle il agissoit en r
 connoissoit son état
 que le hasard qui l'
 il cachoit cette de
 l'autre. C'étoit p
 le peuple, et p
 même.

Ne vous ir
 dre hasard
 vous vous t
 homme se
 de vous-
 lui : et
 d'un d
 par v
 pen
 de
 de

Alcibiade, il pensoit, en même temps qu'il recevoit
 respects, qu'il n'étoit pas le roi que ce peuple
 choisissoit, et que ce royaume ne lui appartenoit
 pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par la-
 quelle il agissoit en roi, l'autre par laquelle il re-
 connoissoit son état véritable, et que ce n'étoit
 que le hasard qui l'avoit mis en la place où il étoit.
 Il cachoit cette dernière pensée, et il découvroit
 l'autre. C'étoit par la première qu'il traitoit avec
 le peuple, et par la dernière qu'il traitoit avec soi-
 même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moin-
 dre hasard que vous possédez les richesses dont
 vous vous trouvez maître, que ce lui par lequel cet
 homme se trouvoit roi. Vous n'y avez aucun droit
 de vous-même et par votre nature, non plus que
 lui : et non seulement, vous ne vous trouvez fils
 d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde que
 par une infinité de hasards. Votre naissance dé-
 pend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages
 de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépen-
 doient ces mariages ? d'une visite faite par rencon-
 tre, d'un discours en l'air, de mille occasions im-
 prévues.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos




n'ont pu en acquérir, ou les ont pu avoir acquises. Vous imaginez-vous soit par quelque voie naturelle que passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est possible. Cet ordre n'est fondé que sur la volonté des législateurs, qui ont pu avoir des raisons pour l'établir, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ne pouvez révoquer ces choses. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés pendant leur vie, retourneroient à la république à leur mort, vous n'auriez aucun sujet à plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez un bien n'est pas un titre fondé sur la justice, mais sur un établissement humain. Un ar

nent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager: et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme dont nous avons parlé, qui ne posséderoit son royaume que par l'erreur du peuple; parceque Dieu n'autoriserait pas cette possession, et l'obligerait à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous, et qui vous en rende digne. Votre ame et votre corps sont d'eux-mêmes indifférens à l'état de batelier ou à celui de duc; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; et que, si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève



Le peuple qui vous admire ne peut-être ce secret. Il croit que la no grandeur réelle, et il considère presc comme étant d'une autre nature que leur découvrez pas cette erreur, si mais n'abusez pas de cette élévatic lence : et sur-tout ne vous méconnois même, en croyant que votre être a ç de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme q fait roi par l'erreur du peuple, s'il ve tellement sa condition naturelle, qu que ce royaume lui étoit dû, qu'il le qu'il lui appartenoit de droit? Vous sottise et sa folie. Mais y en a-t-il n personnes de qualité qui s'en s'ent



Intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seroient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux : en quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir.

II.

Il est bon que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parcequ'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru, avec raison, devoir honorer certains états, et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, et en l'autre les roturiers : en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi

SÉES DE
a plu aux hommes. L
nt l'établissement : après l'éta
vient juste, parcequ'il est injuste

deurs naturelles sont celles qui sont
ntes de la fantaisie des hommes, parce-
consistent dans des qualités réelles et ef-
de l'ame et du corps, qui rendent l'une ou
plus estimable, comme les sciences, la lu-
s, l'esprit, la vertu, la santé, la force.
ous devons quelque chose à l'une et à l'autre
ces grandeurs; mais comme elles sont d'une
nature différente, nous leur devons aussi différents
respects. Aux grandeurs d'établissement, nous
leur devons des respects d'établissement, qui doi-
vent être néanmoins accompagnées, comme nous

avons montré, d'une reconnoissance intérieure
de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font
pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que
nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux
rois à genoux : il faut se tenir debout dans la cham-
bre des prieres. C'est une sottise et une bassesse
d'esprit que de leur refuser ces devoirs.
Mais pour les respects naturels, qui consistent

que vous
nécessaire que je
honnête homme
et à l'autre de
point les certi-
ficat, ni l'esti-
Mais si vo
je vous fe
les devoirs
attaché
d'avoir
roit)

V
E
R

dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles; et nous devons, au contraire, le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferois encore justice; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que méritoit la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi; en cette qualité, il veut passer devant moi: je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle; elle demande une préférence d'estime; mais les hommes n'y ont atta-



devant vous, et que
je vous estimasse, je vous prier
les qualités qui méritent mon
faisiez, elle vous est acquise
vous la refuser avec justice; ma
siez pas, vous seriez injuste de
assurément vous n'y réussirie
le plus grand prince du monde

III.

Je veux donc vous faire con
tion véritable; car c'est la cho
personnes de votre sorte igno
ce, à votre avis, que d'être g
être maître de plusieurs objet
des hommes, et pouvoir ain

dent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, et dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance : ainsi il est proprement le roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous réglez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue ; mais vous êtes égal, dans le genre de royauté, aux plus grands rois de la terre. Ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force ; c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant votre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc pas les dominer par

PENSEE.

à traiter avec dureté ;
à soulager leurs nécessités ;
à être bienfaisant ; avancez-les autant
que pourrez , et vous agirez en vrai roi de
bonne


ce que je vous dis ne va pas bien loin ; et , si
vous demeurez là , vous ne laisserez pas de vous
nuire ; mais au moins vous vous perdrez en hon-
neur , par l'avarice , par la brutalité , par la dé-
bauche , par la violence , par les emportemens ,
par les blasphèmes ! Le moyen que je vous ouvre
est sans doute plus honnête ; mais c'est pour-
quoi il ne faut pas en demeurer là . Il faut mépriser
la concupiscence et son royaume , et aspirer à ce
royaume de charité où tous les sujets ne respirent
que la charité , et ne desireront que les biens de la
charité . D'autres que moi vous en diront le che-
min : il me suffit de vous avoir détourné de ces
voies brutales où je vois que plusieurs personnes
de qualité se laissent emporter , faute de bien en
connoître la véritable nature .

VO

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



NOTES
DE
VOLTAIRE ET DE CONDORCET
SUR LES PENSÉES
DE PASCAL.



*Les notes marquées C sont celles que C
son édition in-8°; et celles après lesquell
Voltaire. De ces dernières, les unes ont é
première fois dans l'édition in-8° que Vol.
nève en 1778; les autres avoient été déjà emp
dans l'édition de 1776.*



NOTES

DE VOLTAIRE ET DE CONDORCET SUR LES
PENSÉES DE PASCAL.

PAGE 58. Et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois pour moi la chose absolument impossible.


Il l'a trouvée très possible dans les Provinciales. V.

Page 59. Cet art que j'appelle l'art de persuader consiste en trois parties essentielles.

Mais ce n'est pas là l'art de persuader, c'est l'art d'argumenter. V.

Page 65. Je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts de raisonnements.

Locke, le Pascal des Anglois, n'avoit pu lire Pascal. Il vint après ce grand homme, et ces pensées paroissent, pour la première fois, plus d'un demi-siècle après la mort de Locke. Cependant Locke, aidé de son seul grand sens, dit toujours : DÉFINISSEZ LES TERMES. V.



de Newton. Cela n'est pas vrai
est le fat qui ose croire qu'il auroit
l'Énéide? V.

Page 73. Je voudrais les nor
munes, familières; ces noms-li
mieux; je hais les mots d'enfl

C'est la chose que vous laissez
vous en faut un qui exprime ce q

Voici un moyen de découvrir le
avoir échappé à tous les philosop
lation d'un voyage fait aux Molo
capitaine Dryden.

« On emploie dans ces îles une
« découvrir la vérité; voici en q
« on veut savoir si un homme a
« mis une certaine action, et que
... une somme assez modiqu



« ses cris, les demi mots que les tourments lui arrachent ;
« et ils ne le laissent en repos qu'après être parvenus à
« le faire évanouir deux ou trois fois par la force de la
« douleur, et que le médecin, témoin de l'opération, a
« déclaré que, si on continue, le patient mourra dans les
« tourments. Quelquefois il arrive que les chercheurs
« n'ont pas eu besoin de recourir à ce moyen pour se
« croire sûrs de la vérité, mais qu'il leur reste un léger
« scrupule ; alors ils ordonnent qu'avant de punir l'ac-
« cusé, on recourra à la méthode infallible des maillets
« et des coins. A la vérité, ils remplissent de tourments
« horribles les derniers moments de cet infortuné ; mais
« ces aveux, extorqués par la torture, rassurent leur
« conscience ; et au sortir de là, ils en dînent bien plus
« tranquillement : quand ils voient que l'accusé a pu avoir
« des complices, ils ont grand soin de recourir à leur
« méthode favorite. Enfin il y a des crimes pour lesquels
« on l'ordonne par pure routine, et où cette clause est de
« style.

« Ces chercheurs, aussi stupides que féroces, ne se
« sont pas encore avisés d'avoir le moindre doute sur la
« bonté de leur méthode. Ils forment une caste à part.
« On croit même, dans ces îles, qu'ils sont d'une race
« d'hommes particulière, et que les organes de la sensi-
« bilité manquent absolument à cette espèce. En effet, il
« y a des hommes fort humains dans les mêmes îles. La
« première caste même est formée de gens très-polis, très
« doux, et très braves. Ceux-là passent leur vie à danser ;
« et portant de grands chapeaux de plumes, ils se croi-
« roient déshonorés, s'ils dansoient avec un homme de



« des lettrés s'étant avisées de dire
« des moyens plus humains et plus
« vérité, les chercheurs à maillet
« les menaçant de les brûler à petit
« PRÉALABLEMENT brisé les jambes;
« pas du même avis que les recher
« pour lesquels ils ne manquent ja
« méthode.

« Des politiques profonds prête
« temps-là, les chercheurs sont e
« de l'absurdité de leur méthode;
« encore de temps en temps sur des
« afin de ne pas laisser rouiller o
« la tenir toujours prête pour effr
« pour s'en venger.

« J'ai lu qu'il y avoit eu autrefoi
« aussi abominables; mais ils n'
« long - temps. Pour les conserv

Page 73. Tout le paragraphe I de l'article IV.

Cette éloquente tirade ne prouve autre chose, sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait, parceque Dieu seul peut être parfait; ou, pour mieux dire, l'homme est borné, et Dieu ne l'est pas. V.

Page 74. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que décrit le soleil.

La superstition avoit-elle dégradé Pascal au point de n'oser penser que c'est la terre qui tourne, et d'en croire plutôt le jugement des dominicains de Rome que les preuves de Copernic, de Kepler, et de Galilée? C.

Page 74. C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part.

Cette belle expression est de Timée de Locres : Pascal étoit digne de l'inventer; mais il faut rendre à chacun son bien. V.

Page 81. Quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue.

Que veut dire ce mot, *NOBLE*? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil : mais est-il bien prouvé qu'un animal, parcequ'il a quelques pensées, est plus noble que le soleil, qui anime tout ce que nous connoissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? Il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus

at u.
rtir.
as ! si vous aviez souffert.
z vécu davantage. V.

Page 83. Les autres disent : Cherchez le plaisir en vous divertissant ; et cela n'est pas vrai.

En vous divertissant vous aurez du plaisir ; et cela est très vrai. Nous avons des maladies ; Dieu a mis la petite vérole et les vapeurs au monde. Hélas encore ! hélas, Pascal ! on voit bien que vous êtes malade. V.

Page 84. Tout le paragraphe I.

On n'a point besoin de toute cette métaphysique pour expliquer les effets que produit l'amour de la gloire. Il est impossible à quelqu'un qui vit dans une société nombreuse et policée de ne pas voir combien, dans la dépendance où il est sans cesse des autres hommes, il est est avantageux d'être l'objet de leur enthousiasme. « M

lorsque
ganes
ne p
imp
(
pl
s



« s'occupe plus de ce que la postérité dira de nous , que de ce qu'en disent nos contemporains. Mais on sacrifie sa vie entière à une gloire dont on ne jouira jamais , mais on court à une mort certaine. » Tel est l'effet du désir si naturel d'être estimé des autres hommes , lorsque ce désir est porté jusqu'à l'enthousiasme. Il en est de même de l'amour physique , qui n'est que le désir de jouir : laissez l'enthousiasme en faire une passion ; alors on poignarde sa maîtresse , on meurt pour elle. Le hasard peut amener des circonstances où un amant aimera mieux mourir d'une mort cruelle que de jouir de la femme qu'il adore.

Ne pourroit-on pas dire que l'enthousiasme consiste à se présenter vivement , à-la-fois , toutes les jouissances que notre passion peut répandre sur un long espace de temps ; alors on jouit comme si on les réunissoit toutes ; on craint , comme si un instant pouvoit nous faire éprouver , à-la-fois , toutes les douleurs d'une longue vie : et lorsque ce sentiment a épuisé toute la force de nos organes , qu'il ne nous en reste plus pour raisonner , nous ne pouvons plus nous apercevoir si ces jouissances sont impossibles.

Cet état d'espérances enivrantes est en lui-même un plaisir , et un plaisir assez grand pour préférer ces jouissances imaginaires à des plaisirs réels et présents. Car on se tromperoit dans tous les raisonnemens qu'on fait sur les passions , si on se bornoit à ne compter que les plaisirs ou les peines des sens qu'elles font éprouver. Les différens sentimens de désir , de crainte , de ravissement , d'horreur , etc. , qui naissent des passions , sont accom-

physi-
antes. On rapp-
ne; et il paroît que le
e sentiment très vif de plaisir
e partie du corps est susceptible, dans
onnés, suffiroit peut-être pour expliquer
ons offrent, en apparence, de plus inex-

La vanité est si ancrée, etc. tout le

ous couriez après la gloire de passer un jour
bleau des jésuites, le défenseur de Port-Royal,
du jansénisme, le réformateur des chrétiens. V.

age 97. Le présent n'est jamais notre but : le
sé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir
notre objet.

Il est faux que nous ne pensions point au présent ;

(1) Il est vrai que dans les mouvements subits des grandes
passions on sent vers la poitrine des convulsions, des
défaillances, des agonies, qui ont quelquefois causé la
mort ; et c'est ce qui fait que presque toute l'antiquité
imagina une ame dans la poitrine. Les médecins placèrent
les passions dans le foie. Les romanciers ont mis l'amour
dans le cœur. V.

espérance
des plaisirs futurs.
Si les hommes éto-
per jamais que d
bâtiroit point,
à rien, on me
jouissance. U-
dans un lieu
bli que cha
rissant, e
agréables
et qu'en
états m
riroit
les ir
leur



nous y pensons en étudiant la nature , et en faisant toutes les fonctions de la vie : nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui adoucit nos chagrins , et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étoient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent , on ne sèmeroit point , on ne bâtiroit point , on ne planteroit point , on ne pourvoiroit à rien , on manqueroit de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Pascal pouvoit - il donner dans un lieu commun comme celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouiroit du présent , en se nourrissant , en faisant des enfants , en écoutant des sons agréables , en occupant sa faculté de penser et de sentir ; et qu'en sortant de ces états , souvent au milieu de ces états mêmes , il penseroit au lendemain , sans quoi il périroit de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfants et les imbécilles qui ne pensent qu'au présent ; faudra-t-il leur ressembler ? V.

On connoit ce vers de M. de V. :

Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie.

Et celui-ci de Manilius :

Victuri semper agimus , nec vivimus unquam.

Page 98. Plaisante justice qu'une rivière ou une

l'Espagne amerc...
qui est juste à Romorantin soit injuste
y ait quatre cents jurisprudences diverses de
royaume; et sur-tout que, dans un même pa
perde dans une chambre le procès qu'on gag
autre chambre. V.

Page 99. Se peut-il rien de plus pla
homme ait droit de me tuer parcequ
au-delà de l'eau, et que son princ
avec le mien, quoique je n'en aie
lui.

Plaisant n'est pas le mot propre; il fallo
CRABLE. V.

Page 100. Le plus sage des légis
que, pour le bien des hommes, il fi
piper.

On ne manquera pas d'accuser l'édit
Même un athée

Il est beau de voir dans cet article M. de V. prendre contre Pascal la défense de l'existence de Dieu (1) ; mais que diront ceux à qui il en coûte tant pour convenir qu'un vivant puisse avoir raison contre un mort ? C.

Page 103. Combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide !

Je compterois plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue. V.

Page 105. *Tout le paragraphe XIX.*

Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné ; cependant il paroît certain que les enfants ont un instinct, celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre, dès qu'ils le peuvent, les mains

(1) C'est apparemment dans le paragraphe où M. de V.... s'étonne, avec juste raison, qu'un homme tel que Pascal ait pu dire : « Nous sommes incapables de connoître si « Dieu est. » Ce ne peut être qu'une inadvertance dans ce grand homme. V. *

* Ce n'est pas une inadvertance. Pascal a écrit ce paragraphe tel qu'il est dans l'édition de Condorcet, et dans celle-ci, tome II, page 26 ; mais il est aisé de reconnoître que l'article entier est une sorte de dialogue entre un incrédule qui fait des objections, et Pascal qui lui répond d'une manière victorieuse. R.



reux qu'un roi, qui....

Tous ceux qui ont attaqué la certitude humaine ont commis la même faute. Il est établi que nous ne pouvons parvenir, ni dans les sciences physiques, ni dans les sciences morales, à une rigoureuse des propositions de la géométrie, qui n'est pas difficile; mais ils ont voulu que l'homme n'avoit aucune règle sûre pour s'appuyer sur ces objets, et ils se sont trompés en disant qu'il y a des moyens sûrs de parvenir à une certitude dans plusieurs cas; et, dans un grand nombre, d'évaluer le degré de cette probabilité. C

Être heureux comme un roi, dit le p

Page 107. Que deux hommes voient la même chose, ils expriment tous deux la vue de la chose par les mêmes mots....

aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *de omni scibili*.

Qui crève les yeux ne veut pas dire ici qui se montre évidemment : il signifie tout le contraire. V.

Page 110. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos....

Tout cet article, d'ailleurs obscur, semble fait pour dégoûter des sciences spéculatives. En effet, un bon artiste en haute-lice, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon. V.

Page 110. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Il eût plutôt fallu dire à l'infini. Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étoient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre. V.

Page 110. *Tout le paragraphe XXV.*

Cette pensée paroît un sophisme, et la fausseté consiste dans ce mot d'ἰσχυρακτα, qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne sait ni lire, ni écrire, est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance d'où il étoit parti quand il commença à apprendre à lire. Newton ne savoit pas pourquoi l'homme remue son bras quand



faire un séjour de peu de dur

Pour dire L'ÂME EST JETÉE, il f
est substance, et non qualité. C'e
sonne n'a recherché, et c'est par
cer, en métaphysique, en morale

Page 118. Mais quand j'y
près, etc. *tout l'alinéa.*

Ce mot, NE VOIR QUE NOUS,
Qu'est-ce qu'un homme qui n'a
supposé se contempler? Non se
homme seroit un imbécille, inuti
dis que cet homme ne peut'existe
contemplerait-il? Son corps, se
cinq sens? ou il seroit un idiot.

dans cet engourdissement imaginaire, il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé, et n'exister pas, c'est la même chose pour l'homme; toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit : « L'homme est né pour le travail, « comme l'oiseau pour voler » ; mais l'oiseau, en volant, peut être pris au trébuchet. C.

Page 121. Un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre.

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très occupé; mais s'il n'arrêtoit sa pensée que sur soi, en disant à soi-même : *Je pense*, et rien de plus, il seroit un idiot. V.

Page 124. Les hommes ont un instinct secret, etc. *et le reste de l'alinéa.*

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de DIEU, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisoient dans le paradis terrestre; mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'existence du genre humain étoit bien basardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits, c'est-

Page 125. Lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus,

L'exemple de Cinéas est bon dans les satires de préaux, mais non dans un livre philosophique. Un sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien le reste des hommes. V.

Page 125. L'homme est si malheureux, s'ennuieroit, même sans aucune cause étrangère, par le propre état de sa condition naturelle.

Ne seroit-il pas aussi vrai de dire que l'homme heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'homme, afin de nous forcer par là à être utiles au pays et à nous-mêmes? V.

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchainés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non seulement parcequ'ils souffrent, mais encore parcequ'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est, ni d'être enchainé, ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits, comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leur semblable, et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme, tant qu'on voudra, du mauvais côté; mais, pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que, de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable: au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. V.

Page 132. Nous allons voir que toutes les opinions du peuple sont très saines.

Pascal prouve dans cet article que les préjugés du peuple sont fondés sur des raisons, mais non pas que le peuple ait raison de les avoir adoptés. C.

Page 133. Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récom-

Je l'emporte sur Turenne, et
les mettre à leur place. Mais quand Louis
dit : Je ne récompenserai que le mérite
guerre civile. V.

Page 133. *Le paragraphe V.*

Cet article a besoin d'explication, et
mériter. V.

Page 134. Il a quatre laquais, et
c'est à moi à céder.

Non. Turenne avec un laquais ser
traitant qui en aura quatre. V.

Page 135. Nos magistrats ont
mystère. Leurs robes rouges, leur
ils s'emmailottent en chats fourrés

Les sénateurs romains avoient le b



au contraire, vont par-tout avec leurs uniformes et leurs épaulettes. V.

Page 137. Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes de grands emplois.

Pascal étoit mal informé. Il y avoit de son temps, et il y a encore dans le sénat de Berne des gentilshommes aussi anciens que la maison d'Autriche. Ils sont respectés, ils sont dans les charges. Il est vrai qu'ils n'y sont pas par droit de naissance, comme les nobles y sont à Venise. Il faut même à Bâle renoncer à sa noblesse pour entrer dans le sénat. V.

Page 140. Cet habit, c'est une force; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre.

Bas et indigne de Pascal. V.

Page 140. Le peuple a des opinions très saines, par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie.

Il semble qu'on ait proposé au peuple de jouer à la boule ou de faire des vers. Non, mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'âme n'entre pour rien; ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins: il faut que tout le monde vive. V.

Page 144. Le port règle ceux qui sont dans le

Page 145. *Le paragraphe 1*

Un certain peuple a eu une le
pendre un homme qui avoit bu
prince : il eût été juste de ne poin
mais il étoit un peu dur de le pe
mais cela étoit abominable. V.

**Page 146. Sans doute que
juste.**

L'égalité des biens n'est pas
que, les parts étant faites, des ét
viennent m'aider à faire mes mois
tant que moi. V.

**Page 147. Ne pouvant fair
fût fort, on a fait que ce qui**

Pascal semble se rapprocher ic

aiment plus que leur vie ; l'art de faire aimer aux hommes les lois de leur patrie étoit, selon lui, le grand art des législateurs. Il y a loin d'un philosophe d'Athènes à un philosophe du faubourg Saint-Jacques. C.

Page 150. L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut.

Ce n'est pas l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie ; l'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse ; l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême défaut d'esprit est un manque de conception, un vide d'idées ; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés ; c'est ce qu'on appelle *JUSTA MITIUS*, et non *MÉDIOCRITÉ*. On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire. V.

Page 152. Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues ; ce peu par où elles ont paru en dis-

à fonder
ager ; un soldat,
lui dans la mer, de le
ere le sauver par ce moyen. Apr
agé, les forces du soldat s'épuisent, M. de
perçoit, l'encourage ; mais enfin le soldat lui de-
qu'ils vont périr tous deux. — Et si tu étois seul ? —
être pourrais-je encore me sauver. Le chevalier de
dat lui lâche la jambe, et tombe au fond de la mer. C.

Et comment l'histoire en a-t-elle pu parler, si on ne
les a pas sues ? V.

**Page 156. Pourquoi faire plutôt quatre espèces
de vertus que dix ?**

On a remarqué, dans un abrégé de l'Inde et de la
guerre misérable que l'avarice de la Compagnie française
soutint contre l'avarice angloise ; on a remarqué, dis-je,
que les Brames peignent la vertu belle et forte avec dix

(1) Le plus beau seroit de ne songer ni à les montrer
ni à les cacher. C.

que,
pas
tête



bras, pour résister à dix péchés capitaux. Les missionnaires ont pris la vertu pour le diable. V.

Page 157. *Tout le paragraphe XXXI.*

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands. Au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parcequ'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une de condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse. V.


Page 158. *Tout le paragraphe XXXIII.*

Il auroit fallu dire d'ÊTRE AUSSI VICIEUX QUE LUI (1); cet article est trop trivial et indigne de Pascal. Il est clair que, si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parceque ses pieds sont aussi bas, mais parceque sa tête est plus élevée. V.

Page 164. *Paragraphe XLVII.*

L'on s' imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre: ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise

(1) Ce paragraphe, tronqué dans l'édition de Condorcet, a motivé la correction de Voltaire, qui devient sans objet dans ce texte, rectifié sur le manuscrit de l'auteur. R.



brouilla avec Pompée, comme les molinistes, et alors ce fut à qui s seule bataille, où il n'y eut pas dix m décida de tout. Au reste, la pensée être fausse en un sens. Il falloit la m se démêler de tant d'intrigues; et i nant qu'Alexandre, à son âge, ai pour faire une guerre si pénible. V

Page 165. En écrivant ma pen quelquefois, etc.

Les idées de Platon sur la natu bien plus philosophiques que celles gardoit l'homme comme un être q de recevoir des sensations, d'avoir

semblables ; qui osera fixer des termes à ce que l'homme pourroit faire de grand et de beau ? Mais ne négligeons rien. C'est l'homme tout entier qu'il faut former , et il ne faut abandonner au hasard , ni aucun instant de sa vie , ni l'effet d'aucun des objets qui peuvent agir sur lui (1). C.

Page 166. Platon et Aristote.... étoient d'honnêtes gens qui rioient comme les autres avec leurs amis.


Cette expression *honnêtes gens* a signifié, dans l'origine, les hommes qui avoient de la probité. Du temps de Pascal , elle signifioit les gens de bonne compagnie ; et maintenant, ceux qui ont de la naissance ou de l'argent.C.

Non, monsieur, les honnêtes gens sont ceux à la tête desquels vous êtes. V.

Page 168. Je mets en fait que, si tous les hommes savoient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y auroit pas quatre amis dans le monde.

Dans l'excellente comédie du *PLAIN DEALER*, l'homme au franc procédé (excellente à la manière angloise), le

(1) Platon n'a point eu ces idées, monsieur ; c'est vous qui les avez. Platon fit de nous des androgynes à deux corps, donna des ailes à nos ames et les leur ôta. Platon rêva sublimement, comme je ne sais quels autres écrivains ont rêvé basement. V.



me battrais pour...
là un grand sacrifice. — Je dirai ~~un peu~~
de ceux qui te donneront des ridicules. —
tu m'aimes. V.

Page 171. A mesure qu'on a plu
trouve qu'il y a plus d'hommes
gens du commun ne trouvent pas
entre les hommes.

Il y a très peu d'hommes vraiment or
tous se gouvernent, pensent, et sentent
de la coutume et de l'éducation. Rien
esprit qui marche dans une route nou
cette foule d'hommes qui vont de com
de petites différences dans la démarche
aperçoivent. V.

Page 177... Ils ne savent pas
ma montre.



Ceux qui écrivent en beau françois les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers, ne manquent jamais de dire : « Cette auguste famille entendit vêpres dimanche, et le sermon du révérend père N. Sa majesté joua aux dés en haute personne. « On fit l'opération de la fistule à son éminence. » V.

Page 186. La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé ni une histoire, ni une tragédie, par la fin, ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer, c'est dans un éloge, dans une oraison funèbre, dans un sermon, dans tous ces ouvrages de pur appareil, où il faut parler sans rien dire. V.

Page 186. Il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

Le plaisir n'est pas la monnaie, mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnaie qu'on veut. V.

Page 190. Il (Épictète) veut que l'homme soit humble.

Si Épictète a voulu que l'homme fût humble, vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous. V.

Page 192. Montaigne, né dans un État chrétien, fait profession de la religion catholique.



~~~~~



---

## TABLE.

|                                                                                                                       |              |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| <b>P</b> REMIÈRE PARTIE, contenant les Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux belles-lettres. | Pag. 9       |
| <b>ARTICLE PREMIER.</b> De l'autorité en matière de philosophie.                                                      | <i>Ibid.</i> |
| <b>ART. II.</b> Réflexions sur la géométrie en général.                                                               | 22           |
| <b>ART. III.</b> De l'art de persuader.                                                                               | 52           |
| <b>ART. IV.</b> Connoissance générale de l'homme.                                                                     | 73           |
| <b>ART. V.</b> Vanité de l'homme; effets de l'amour-propre.                                                           | 84           |
| <b>ART. VI.</b> Foiblesse de l'homme; incertitude de ses connoissances naturelles.                                    | 92           |
| <b>ART. VII.</b> Misère de l'homme.                                                                                   | 115          |
| <b>ART. VIII.</b> Raisons de quelques opinions du peuple.                                                             | 131          |
| <b>ART. IX.</b> Pensées morales détachées.                                                                            | 143          |
| <b>ART. X.</b> Pensées diverses de philosophie et de littérature.                                                     | 171          |
| <b>ART. XI.</b> Sur Épictète et Montaigne.                                                                            | 189          |
| <b>ART. XII.</b> Sur la condition des grands.                                                                         | 208          |
| <b>NOTES</b> de Voltaire et de Condorcet.                                                                             | 219          |

FIN DE LA TABLE.













